

pendant quelque temps, d'après la fausse idée que les habitans pouvaient le manufacturer chez eux; on ne réfléchissait pas que les ouvriers anglais trouveraient aisément à se fournir de cette écorce, en Portugal et en France.

Les objets importés à Barcelone, sont des grains, du poisson, des étoffes en laine, de la quincaillerie et de l'huile de vitriol. Les articles prohibés sont la bière, le cidre, le plomb, les bas, les chapeaux, les mousselines et les cotons; mais il entre, par contrebande, une grande quantité de ces deux derniers articles.

Le vin, en entrant dans Barcelone, paye un droit pour la ville, de cinquante réaux par carga de vingt-huit gallons. Le froment et l'orge payent, en entrant par la mer, si c'est pour la boulangerie publique, un et demi pour cent; trois pour cent, si c'est pour le compte d'un négociant espagnol; et quatre et demi pour cent, si c'est pour un négociant étranger. Ce droit était d'abord recouvré par l'évêque, mais le roi en prend à présent une part pour son propre compte.

Le drap paye, depuis cent vingt-sept, à trois cent cinquante-sept maravedis la vara.

Le cuir, dix-huit maravedis la livre ; la quincaillerie, de trente à cinquante pour cent ; et le poisson , de trente à soixante-dix pour cent , sur le premier prix. Le vin exporté paye cinq pour cent, s'il provient d'un fonds d'un étranger ; mais si c'est de celui d'un Espagnol, il est libre de droits.

Il entre annuellement, dans le port de Barcelone, environ mille vaisseaux, dont la moitié sont espagnols, cent anglais, cent vingt français, et soixante danois.

La confiance des Catalans, dans l'intercession de leurs saints, a été de tout temps une source de consolation pour eux ; mais dans quelques occasions, elle les a entraînés dans de grands malheurs. Chaque compagnie d'artisans, et chaque vaisseau qui met à la voile, est sous la protection immédiate de quelque patron. Des volumes *in-folio* attestent les nombreux miracles opérés par Notre - Dame de Montserrat, et toutes ses chasses sont chargées d'*ex-voto*. Quand cette persuasion, dans la force et le pouvoir d'un saint, ne produit que de la reconnaissance et de l'espérance, il serait cruel d'enlever aux croyans ce précieux trésor ; mais malheureusement elle a

plusieurs fois été voisine de la présomption; et parmi les négocians, elle a ruiné plusieurs riches familles. Les compagnies d'assurance, dans la dernière guerre, avaient chacune leur saint favori, comme *S. Ramon de Penaforte*, la *Virgen de la Merced* et d'autres, associé en forme par les articles de la société, et nommé dans toutes les polices d'assurance; on lui allouait, avec la plus scrupuleuse exactitude, son dividende correspondant, comme aux autres associés; et les assureurs pensaient, qu'avec un associé aussi puissant, il ne leur était pas possible d'essuyer aucune perte. D'après cette persuasion, ils se hasardèrent, vers l'année 1779, d'assurer, pour les Indes occidentales françaises, à cinquante pour cent, quand les Anglais et les Hollandais refusaient de le faire à aucun prix, et en vérité, quand la plupart des vaisseaux étaient déjà dans les ports anglais. A la suite de ce coup fatal, toutes les compagnies d'assureurs furent ruinées, excepté deux; cependant, malgré leur malheur, cette superstition reste dans toute sa force.

Tous les livres des négocians se tiennent en Catalogne comme en France, (avec la-

quelle cette province a d'abord été réunie), en livres, sous et deniers; douze deniers font un sou, et vingt sous une livre. Jusques-là, tout est simple et facile; mais si nous voulons estimer les monnaies de cette province, nominales et réelles, rien n'est plus difficile. Si on évalue le *peso* en piastre courante, à trois schellings sterling, la piastre forte en vaudra quatre; la pistole courante, douze; et la pistole d'or, quinze.

Mais pour plus de facilité, je les réduirai en tableaux, en rappelant au lecteur qu'il faut faire des soustractions et additions, à proportion que le change varie.

170	170	Peso en piastre forte.
68	13	Double piastre . . . . .
42	9	Piastre à colonne . . . . .
21	4	1/2 de piastre à colonne . . . . .
10 1/2	2	1/4 de piastre à colonne . . . . .
5 1/4	1	Piastre . . . . .
2 1/2	0	Demi piastre . . . . .

\* Tout avoir ces valeurs en argent de France, d'une manière approximative, il faut se ressouvenir que le schelling ou sou sterling vaut environ 25 sous de France, et le denier sterling 2 1/2.

## MONNAIES EFFECTIVES DE BARCELONE.

*Maravedi*, dont 4 font un quarto, 18 un sol.

*Demi-quarto* de deux maravedis.

*Quarto* de 4 maravedis, évalué  $\frac{2}{7}$  d'un sou sterling.

*Double quarto*, valant  $\frac{4}{7}$  d'un sou.

Les monnaies précédentes sont en cuivre, celles qui suivent sont en argent.

DÉNOMINATIONS.	VALEUR en quartos.	VALEUR en s. et d. catalans.	VALEUR sterling <sup>1</sup> .
Quart de picette. . . . .	8 $\frac{1}{2}$	s. d. 1 10 $\frac{1}{2}$	l. s. d. » » 2 $\frac{2}{3}$
Demi picette. . . . .	17	3 9	» » 4 $\frac{3}{8}$
Picette. . . . .	34	7 6	» » 9 $\frac{2}{14}$
$\frac{3}{4}$ de picette à colonne..	10 $\frac{1}{2}$	2 4	» » 3
$\frac{3}{2}$ <i>dito</i> . . . . .	21	4 8	» » 6
Picette à colonne . . . . .	42	9 4	» 1 »
Double picette. . . . .	68	15 »	» 1 7 $\frac{2}{7}$
<i>Peso duro</i> piastre forte..	170	37 6	» 4 » $\frac{3}{14}$

<sup>1</sup> Pour avoir ces valeurs en argent de France, d'une manière approximative, il faut se ressouvenir que le schelling ou sou sterling vaut environ 24 sous de France, et le denier sterling 2 s.

*Les monnaies d'or sont :*

		l.	s.	d.	l.	s.	d.
		catalans.			l. st. s. d.		
Le durillo, qui vaut. . .	5 piecettes.	1	19	10	»	4	5 $\frac{1}{4}$
$\frac{1}{2}$ doublon nouveau. . . . .	10 <i>id.</i>	3	15	»	»	8	» $\frac{3}{7}$
Doublon <i>id.</i> . . . . .	20 <i>id.</i>	7	10	»	»	16	» $\frac{6}{7}$
Double doublon <i>id.</i> . . . . .	40 <i>id.</i>	15	»	»	1	12	1 $\frac{5}{7}$
Doublon de à Ocho, <i>id.</i>	80 <i>id.</i>	30	»	»	3	4	3 $\frac{3}{7}$
$\frac{1}{2}$ doublon vieux . . . . .	10 <i>id.</i>	3	3	15	5	»	8 $\frac{3}{4}$
Doublon <i>id.</i> . . . . .	20 <i>id.</i>	6	7	10	6	»	16 1 $\frac{5}{2}$
Double doublon <i>id.</i> . . . . .	40 <i>id.</i>	1	1	15	1	»	1 12 3
Doublon de à Ocho, <i>id.</i>	80 <i>id.</i>	2	2	30	2	»	3 4 6

La piecette vaut 4 reaux de vellon de 8 $\frac{1}{2}$  quarts chacun, dans toute l'Espagne, excepté en Catalogne, où les 4 reaux de vellon ne valent que 7 sous 5 $\frac{1}{4}$  deniers, au lieu de 7 sous 6 deniers; ensorte que les piecettes gagnent  $\frac{1}{2}$  pour cent à être transportées du reste de l'Espagne en Catalogne.

*Monnaies imaginaires de la Catalogne.*

	Piastres.	s.	d.	l.	st.	s.	d.
Le sou, qui vaut. . . . .		»	12	»	»	1	$\frac{2}{7}$
La livre . . . . .	20			»	2	1	$\frac{5}{7}$
Real ardite. . . . .	2			»	»	2	$\frac{4}{7}$
Peso, piastre courante. . . . .	28			»	3		»
Ducat. . . . .	38	$7\frac{4}{17}$		»	4	1	$\frac{302}{476}$
Pistole courante . . . . .	4 ou	112		»	12		»
Pistole d'or . . . . .	5 ou	140		»	15		»

Huit deniers valent trois quarts, monnaie d'Espagne.

Pour réduire les pesos en livres, il faut multiplier par sept et diviser par cinq, et faire l'inverse pour réduire les livres en pesos.

## MESURES DE LA CATALOGNE.

Douze *cortans* font une *quartera*, ce qui équivaut à deux boisseaux, mesure anglaise.

Seize *cortans* font une *carga* de vin ou d'eau-de-vie, ce qui est environ trente gallons anglais, et cette quantité est estimée peser douze *arrobas*.

Cent *quarteras* sont égales à cent vingt-huit *fanegas*.

## POIDS.

Huit onces font un marc, qui est d'un sixième plus pesant qu'en Castille.

Douze onces font une livre.

Vingt-six livres un *arroba*.

Quatre *arrobas* un quintal, ce qui équivaut à quatre-vingt-treize livres anglaises, ou quatre-vingt-onze livres castillanes.

Cent vingt-cinq livres font cent douze livres anglaises.

La fondation de Barcelone, suivant les Historiens, est antérieure d'environ deux cents trente ans à l'ère chrétienne, et postérieure de trois cents au premier établissement des Carthaginois en Espagne. On dit qu'elle fut appelée *Barkino*, par son fondateur, en l'honneur de sa famille<sup>1</sup>, et qu'elle a dérivé des Juifs cet esprit de commerce qu'elle a toujours conservé.

Cette ville a éprouvé plusieurs révolutions et souffert beaucoup dans chaque changement. Elle fut bientôt délivrée, en 805, de la domination des Maures, et élevée en comté, qui payait un hommage aux rois de France, jusqu'à ce que ceux-ci, incapables de la protéger, abandonnèrent leurs prétentions en 874, et laissèrent les citoyens se défendre par leur propre force et soutenir leur liberté. Depuis

<sup>1</sup> Selon Swinburne, ce fut Amilcar Barcas qui fonda *Barcino*, qui a ensuite pris le nom de Barcelone.

lors ils furent en lutte continuelle avec les Maures; mais à la fin, en 994, le croissant céda le pas à la croix, et pendant plusieurs générations Barcelone fut indépendante de ses voisins. Vers la fin du douzième siècle, elle fut annexée à la couronne d'Arragon, par le mariage de son comte; et dans une époque subséquente elle devint, par l'union de Ferdinand et d'Isabelle, partie de la monarchie espagnole.

Tandis que la succession se disputait entre les deux maisons d'Autriche et de Bourbon, en 1700, à la mort de Charles II d'Espagne, Barcelone était d'une trop grande importance pour le pouvoir prétendant, pour rester long-temps dans la possession tranquille de l'un ou de l'autre. Les Français étaient maîtres de cette ville quand le comte de Peterborough arriva sur la côte avec sa petite armée, trop faible pour essayer un siège avec quelque espérance de succès. Mais comme cet habile officier avait ce qui supplée à une armée plus nombreuse, c'est-à-dire, une imagination fertile en ressources, ses amis ne perdirent jamais l'espérance du succès, jusqu'à ce qu'ils lui virent rembarquer ses troupes et se préparer

à mettre à la voile. Le moment de leur désespoir fut pour les assiégés la renaissance de leur confiance; et ce départ fut le signal de la joie, pour ceux-ci qui n'avaient jamais été exempts de craintes, tant qu'il restait devant la ville. Il mit à la voile; mais dans la nuit il débarqua ses troupes, et avant le matin il prit possession de Mont-Juick, et s'empara de la ville au bout de quelques jours. Il fut bien soutenu dans cette entreprise hardie par le brigadier Stanhope et M. Methuen, dont la prudence, la fidélité et la valeur leur ont procuré ces honneurs qu'ils ont transmis à leurs familles.

Girone, Tarragone, Tortose et Lérída suivirent l'exemple de la capitale et se déclarèrent pour Charles. Par-tout où le comte de Peterborough tournait ses armes, la victoire se déclarait pour lui. Il suffisait qu'il se montrât pour que chaque ville vint lui offrir ses clefs. Tandis qu'il était à Valence, l'ennemi mit le siège devant Barcelone, mais il hâta son retour et le força de se retirer, non-seulement de devant la ville, mais même de la province, le 1<sup>er</sup> mai 1706, quoiqu'il n'eût que très-peu de troupes, tandis que l'ennemi avait trente mille hommes. Quand il fut remplacé, une série

de malheurs, trop bien connus, hâtèrent la chute de la domination de l'archiduc; et les citoyens de Barcelone, après une résistance opiniâtre, ouvrirent leurs portes à Philippe, et se soumirent, quoiqu'à regret, à porter son joug.

Une promenade gaie et spacieuse tout au tour des murs, ainsi que les jardins qu'ils renferment, contribuent à faire de Barcelone une des villes les plus délicieuses du monde. Quiconque y aura été pendant le printemps, ne pourra assez s'étendre sur les plaisirs dont il y aura joui<sup>1</sup>.

Cette ville est située dans une plaine ouverte au sud-est, mais protégée à l'ouest par

<sup>1</sup> Deux autres promenades nouvelles font de Barcelone une des villes les plus agréables de l'Espagne; la *Rambla*, qui est une espèce de rue garnie d'arbres, qui traverse la ville dans presque toute sa largeur; et le *Paseo nuevo*, qui est près de la porte de France, et qui a remplacé une place marécageuse et malsaine. Cette dernière promenade a eu deux effets très-avantageux pour Barcelone, celui de changer un quartier malsain en un des plus agréables de la ville, et celui d'occuper un grand nombre d'ouvriers que la guerre laissait sans ouvrage. Le *Paseo nuevo* n'est pas éloigné du bel édifice achevé en 1795, et destiné à la douane.

le Mont-Juick, et au nord par une chaîne de montagnes qui se terminent à l'ouest par le mont S. Pedro martyr. Le sol, jusqu'à la profondeur de six à dix pieds est argileux.

Dans cette plaine près de la ville, est un petit courant qui, en été, sert à arroser le pays; mais à l'ouest au delà de Mont-Juick, est le Lobregat, la plus grande rivière entre le Ter, qui passe par Girone, et le Segré qui, prenant sa source dans les Pyrénées, vient se jeter dans l'Ebre.

Une des montagnes opposée à la ville, appelée *S. Jeronimo*, est fameuse pour ses couvens et sur-tout pour ses jardins qui sont vastes, ombragés et bien arrosés. Au bas de la montagne est une carrière, dans laquelle la pierre contient évidemment beaucoup de matière calcaire. Au-dessus est du granit d'une texture lâche, et qui se brise et se décompose, tandis que le milieu et le sommet au midi, et du côté de la mer, sont entièrement de schiste; mais au delà de la sommité en descendant au nord, il n'y a que du granit. L'ordre de ces matières paraîtra étonnant si on se rappelle que dans la situation naturelle, le granit est toujours couvert par le schiste, et le schiste par

le roc calcaire. Le Montserrat <sup>1</sup> semble n'en être qu'à la distance de deux petites lieues, et fait un très-bel effet depuis cette sommité élevée, qui a de tous côtés une vue agréable et étendue. On trouve sur les flancs de cette montagne des carrières de pierre calcaire et de marbre.

Voici comment Bourgoing s'exprime sur cette montagne, où est situé le monastère du même nom. « C'est là  
« qu'est le fameux couvent du *Montserrat*, asile escarpé  
« et solitaire de ces religieux qui ont fixé l'attention de plus  
« d'un voyageur. Le monastère de Montserrat est à huit  
« lieues nord-ouest de Barcelone..... Sur le penchant  
« d'une haute montagne, est situé le monastère réuni à  
« l'église, qui est un des monumens les plus remarquables  
« de la somptueuse dévotion. Elle contient quatre vingts  
« lampes d'argent, des chandeliers, des reliquaires, des  
« croix, des bustes de la même matière, des couronnes  
« enrichies de pierres précieuses, de magnifiques vête-  
« mens, etc. le tout destiné à la décoration d'une vierge  
« miraculeuse.....

« Les gardiens de ces trésors sont au nombre de treize  
« ou quatorze. Leurs hermitages sont répartis sur la croupe  
« de la montagne, et occupent l'espace de près de deux  
« lieues jusqu'à son sommet. Le plus élevé, celui de Saint-  
« Jérôme, a une vue magnifique sur des plaines immen-  
« ses. De là on découvre des rivières dont on suit le cours,  
« des villes, quelques îles et la vaste mer..... » (*Tableau  
de l'Espagne moderne*, 4<sup>e</sup> édition, tome III, page 326).

Je réservai mes excursions éloignées pour les jours de fêtes, où le consul avait le temps de venir avec moi. Nous visitâmes dans une de ces courses le mont *S. Pedro martyr*, d'où nous commandions à une vue plus étendue que celle de *S. Jeronimo*. Au nord de cette montagne est le Montserrat, et au delà les Pyrénées paraissent se perdre dans l'horizon, et n'offrir qu'un mur de neige. En nous tournant au midi et à l'est, nous vîmes toute l'étendue de la riche vallée qui approvisionne la ville, et les nombreux villages adjacens, et au delà la Méditerranée qui borne la vue au loin. A l'ouest coule le Lobregat qui, descendant au travers les gorges des montagnes d'où il reçoit d'innombrables torrens, et après avoir calmé sa furie, se meut lentement vers la mer, en serpentant dans son cours au travers la plaine étendue, que lui-même a formée.

La base et le corps de cette montagne sont de granit; mais à mesure qu'on monte près du sommet, on trouve sa couverture ordinaire de schiste, brisé en lames minces et blanches, et formant de l'alun au moyen de l'acide sulfurique. Il est évident que c'est à cette dissolu-

tion du schiste qui abonde par-tout au sommet de ces hautes montagnes, qu'est due l'argile qui couvre jusqu'à une si grande profondeur la plaine qui est au-dessous, et qui n'est point uniquement de cette argile que les briquetiers préfèrent, qui est tenace est stérile, mais d'une argile qui par le mélange de terre calcaire et de sable, approche de la marne, se brise aisément par la charrue, et produit les récoltes les plus riches.

Ces montagnes sont cultivées; et à leur sommité, là où la charrue ne peut pas aller, on les voit couvertes de vignes. J'y trouvai pour la première fois, depuis que j'étais en Espagne, le *quercus coccifera* qui rapporte le kermés<sup>1</sup>, mais il n'y avait aucune trace de ce petit insecte.

Nous dînâmes dans une maison de campagne appartenant aux dominicains; et où ces pères vont quand ils souhaitent respirer l'air

<sup>1</sup> Le *Quercus coccifera* (le chêne de la cochenille), est un petit chêne-vert, qui ne s'élève pas au-delà d'un à deux pieds, dont les feuilles épineuses ne ressemblent pas mal en petit à celles du houx, et sur lequel se loge l'insecte appelé *Kermés*, qui donne un rouge ressemblant à celui de la cochenille, mais moins vif.

pur, ou se retirer pour quelque temps des contraintes de l'ordre monastique. Ils ont là une salle de près de soixante pieds, plusieurs bonnes chambres à coucher, et une galerie de quatre-vingt-dix pieds de long sur dix-huit de large, ouverte à l'est et au sud; elle commande à la fois la plaine, les montagnes, et la mer, avec la ville, quelques villages, un petit nombre de couvens, et un grand nombre de fermes dispersées dans la vallée. Au-dessus et au-dessous, sur le penchant de la montagne, s'étendent leurs vignobles, qui les fournissent de raisins et de l'excellent vin. Ils nous reçurent avec hospitalité, et si nous eussions été tentés d'y coucher, ils nous auraient donné des lits. Nous y restâmes jusqu'à ce que le coucher du soleil vint nous rappeler qu'il était temps de remonter à cheval et de nous en retourner.

J'ai rarement quitté quelque sommité avec plus de regret, et si je n'avais pas dû bientôt partir de Barcelone, j'aurais choisi cet endroit pour ma retraite, et avec l'aide d'un père j'y aurais appris la langue espagnole.

Après avoir examiné toutes ces régions élevées qui bornent la vue au nord, je désirai

rechercher, avec l'attention la plus minutieuse, qu'elle était la nature de Mont-Juick, qui suspendu au-dessus de la mer, commande la ville à l'ouest. Pour remplir ce but je me promenai sur le bord de la mer, grimpant sur les pentes parmi les rochers, et soit à cheval ou à pied, je traversai sa sommité dans toutes les directions, de manière que je pus examiner cette montagne dans toutes ses parties. La base et le corps sont de pierre sablonneuse ou de grès siliceux, d'un grain très-fin et rouge, blanc ou gris, avec quelques petites paillettes de mica. La sommité dans quelques places ne diffère point de la base, mais dans d'autres elle est couverte de poudings, de schiste, d'argile ou de terre à foulon; et ce qui est le plus digne d'attention, le schiste et l'argile contiennent des coquilles fossiles.

S'il m'est permis de hasarder une conjecture, appuyée par ces faits et par d'autres semblables, je serais très-tenté de croire que toute cette montagne est un dépôt, et que son sable n'est que le granit décomposé, soit de ces montagnes dont j'ai donné la description, et qui sont de trois espèces blanches, rouges

ou grises; soit aussi de quelqu'autre montagne qui n'existe plus.

Je reprendrai ce sujet quand nous viendrons à traiter des environs de Salamanque; et j'espère que la théorie que j'avance ici, non-seulement sera alors confirmée, mais servira à jeter quelque jour sur quelques parties de l'histoire naturelle, qui sont encore dans l'obscurité.

Si ma conjecture est bien fondée, Mont-Juick doit non-seulement avoir été couvert par la mer, et ce fait est hors de doute, mais il doit avoir été relativement plus bas que les montagnes de granit, des dépouilles desquelles il est formé, par leur accumulation au confluent de deux ou plusieurs courans, comme nous le voyons en miniature dans les torrens. Quiconque connaît bien l'apparence extérieure et la structure intérieure du pays près Southampton, verra un exemple frappant de ces accumulations, non pas de matériaux charriés par aucune de ses rivières, car leurs lits sont trop bas pour une opération pareille, mais par l'action des courans, quand les montagnes environnantes de Sussex, Wiltshire, Dorsetshire et l'île de Wight, étaient sous la

surface de la mer ; comme nous pouvons le conclure d'après les coquilles fossiles que l'on trouve dans la craie que contient chacune de ces montagnes.

Nous jetâmes de Mont-Juick nos regards sur la plaine étendue formée par le Lobregat, et qui paraît fertile mais point attrayante, car par-tout elle offre un triste aspect, et les habitans portent tous des signes de fièvre, d'hydropisie ou de jaunisse.

Les fortifications sur cette montagne, passent pour être parfaites dans leur espèce ; elles sont très-bien finies, et par leur beauté font honneur à la nation. Ces fortifications, jointes aux travaux considérables autour de la ville et à la citadelle, doivent rendre Barcelone intenable pour un ennemi.

La dénomination de Mont-Juick n'a jamais été bien expliquée. On l'écrivait anciennement *Mon-Joui*, mais la prononciation est *Monjouique*, ce qui signifie peut-être montagne des Juifs. Ce qu'il y a de certain c'est que les juifs étaient très-nombreux dans cette partie de l'Espagne, et qu'il y a sur la montagne, du côté tourné vers la ville, des inscriptions en caractères hébreux sur un grand

rocher brut. La plupart des mots sont à peine lisibles, mais ceux que l'on peut lire paraissent indiquer que ce terrain a été le cimetière des juifs.

Le pays autour de Barcelone est bien cultivé, il abonde en vignes, en figues, olives, oranges, en soies, lin, chanvre, caroube, froment, orge, avoine, seigle, fèves, pois, vesces, maïs, millet, avec toutes les variétés de laitues, choux, choux-fleurs et autres végétaux pour l'usage de la cuisine.

Les paysans pour labourer leur terrain se servent seulement de deux bœufs ou d'une forte mule, sans enfant pour les conduire. Leur charrue est légère et bien conçue<sup>1</sup>; l'aage est long et fixé au joug s'ils se servent de deux bœufs, ou au collier, au moyen d'une limonière, s'ils n'ont qu'une mule. On peut abaisser ou élever cette charrue, de manière à pouvoir labourer plus profondément ou plus superficiellement à volonté, quelque variée que soit la tenacité du sol; il y a pour cela à l'extrémité de l'aage trois trous, distans d'environ quatre pouces; c'est par l'un ou l'autre

<sup>1</sup> On en peut voir le dessin à la fin du troisième volume.

de ces trous qu'ils l'attachent au joug. S'ils souhaitent que la charrue morde plus bas dans le terrain, ils placent la cheville dans le trou le plus haut, c'est-à-dire, le plus près de l'extrémité de l'aage; mais quand ils veulent que la charrue chemine plus près de la surface, ils mettent la cheville dans le trou qui est le plus éloigné du premier.

Il est impossible de donner plus d'attention à la construction et à l'usage des charrues pour tous les différens buts de l'agriculture, que l'on n'en donne à cet important sujet dans le pays aux environs de Barcelone. Les herbes sont garnies en fer. Quant aux rouleaux, on ne doit pas s'attendre à en voir là où le bois est si rare. Les Catalans se servent, pour briser les mottes, d'une planche, sur laquelle un enfant, se tenant debout, conduit les mules. Leur houe est presque aussi large et aussi pesante que notre bêche, mais elle est placée de manière à former un angle d'environ trente degrés avec le manche, de sorte qu'un homme doit se tenir très-baissé pour s'en servir. Pour ma part je préférerais la bêche, mais peut-être cela provient-il d'un préjugé national.

On doit considérer leur *noria* <sup>1</sup> comme une de leurs améliorations en agriculture. La *noria* de Barcelone est construite tout différemment de celle que j'ai précédemment décrite : c'est la pompe à chapelet dans son origine, ou au moins celle qui l'a fait naître et en a suggéré l'idée, et qui, par sa simplicité paraît avoir été inventée dans l'antiquité la plus reculée. Elle consiste en une bande ou ceinture qui passe sur une roue, et qui est assez longue pour plonger de dix-huit pouces à deux pieds au-dessous de la surface de l'eau dans un puits. Tout autour de cette bande, à la distance d'environ quinze pouces, sont fixées des jarres ou vases de terre qui, à mesure qu'ils tournent, enlèvent l'eau du puits, et la versent dans une citerne préparée pour la recevoir. Un petit âne en tournant fait aisément mouvoir une lanterne, qui donne le mouvement à une roue en couteau, fixée sur le même axe que la roue à laquelle la bande est suspendue, et avec laquelle elle tourne et fournit ainsi une provision constante et considérable d'eau,

<sup>1</sup> On trouvera la description de cette machine dans l'Encyclopédie, à l'article *Noria*.

avec une petite dépense et un très-léger frottement. Comme l'air empêcherait l'entrée de l'eau dans ces jarres ou bouteilles, chacune a un petit orifice à son fond, au travers lequel l'air s'échappe, mais aussi l'eau le suit et une certaine quantité retombe dans le puits. Il est vrai que ces jarres s'élevant dans une ligne verticale, l'eau qui s'échappe du vase supérieur est reçue par celui qui est immédiatement au-dessous et ainsi de suite; cependant il y a toujours une perte; et outre cet inconvénient, toute la quantité d'eau doit nécessairement être élevée plus haut que le réservoir, au moins du demi-diamètre de la roue qui porte la bande, car ce n'est qu'en descendant que les vases se vident. La pompe à chapelet jouit certainement de plusieurs et de grands avantages sur cette machine; cependant elle-même n'est pas exempte d'imperfections. Si les rondelles ne sont pas bien ajustées au cylindre dans lequel elles se meuvent, beaucoup d'eau retombe; si elles le sont exactement, le frottement de plusieurs de ces rondelles devient considérable, outre celui des chaînes autour des roues et celui des roues elles-mêmes. Les pompes à chapelet demandent un grand nom-

bre d'hommes pour les mettre en mouvement, et dans un vaisseau ils ne peuvent point se tenir en plein air, mais sous le pont où la chaleur est très-grande et où la fatigue devient insupportable. La préférence cependant que l'on a donnée aux pompes à chapelet, sur celles qui travaillent par la pression de l'atmosphère, doit provenir de cette circonstance ; c'est qu'on les a trouvées moins sujetes à s'obstruer.

Sous le rapport du frottement, de la fraîcheur et du bas prix, la pompe aspirante a tellement l'avantage sur la pompe à chapelet, qu'elle ne manquera pas d'obtenir la préférence dès qu'elle ne sera plus sujete à s'obstruer par le gravier et les copeaux. Les mécaniciens ont inventé des expédiens nombreux et variés pour améliorer cette pompe. Un de ces moyens qui attira l'attention et fut adopté dans notre marine, a ensuite, par l'expérience, été trouvé défectueux. Il consistait à avoir, au lieu des soupapes ordinaires avec des charnières, deux cylindres avec des trous dans les côtés, mais fermés au sommet, ils se meuvent dans des corps de pompe de cuivre, et sont connus sous le nom de soupapes à boîte

à thé (*canister valos*). On les a trouvées de toutes les plus sujetes à s'obstruer et à devenir immovibles, par l'introduction du sable entre le piston et le corps de pompe. Le public en est redevable à M. Cole, qui ayant acquis de la réputation en exécutant les améliorations de la pompe à chapelet, inventée par le capitaine Bentinck, obtint, sans hésiter, le crédit qui ne lui était point dû pour le génie tout ordinaire qu'il avait montré dans l'invention de cette machine. Dans le modèle et avec de l'eau claire les expériences réussirent, et il obtint l'approbation du conseil de l'amirauté, qui donna immédiatement des ordres pour l'introduction de ces pompes dans nos vaisseaux de guerre. C'est à cette approbation précipitée que l'on a attribué la perte du Centaure, et de quelques autres vaisseaux revenant des Indes occidentales. Il est impossible de dire tous les vaisseaux qui ont péri à la suite de ce changement dans la construction de nos pompes; car l'accident le plus fâcheux qui puisse arriver à un vaisseau attaqué par une tempête, est que ses pompes viennent à s'obstruer. Le conseil de l'amirauté ne peut jamais prendre trop de précautions dans l'exa-

men des améliorations, ni être trop sur ses gardes touchant la confiance qu'il donne aux certificats en faveur de quelqu'une de ces améliorations qu'il a fait essayer. Dans la nouvelle édition du dictionnaire de Chambers, donnée dernièrement au public par le docteur Rees, nous avons une description de la pompe à chapelet du capitaine Bentinck, dont l'excellence n'a jamais été mise en question, tandis que les personnes même les plus crédules peuvent difficilement ajouter foi au rapport des expériences faites à bord de la frégate Seaford, et signé par le contre-amiral sir John Moore, douze capitaines et onze lieutenans de la marine royale. Il y est dit, qu'avec l'ancienne pompe à chaîne sept hommes furent soixante-seize secondes à élever une tonne d'eau, tandis qu'avec la nouvelle pompe, deux hommes élevèrent la même quantité en cinquante-cinq secondes. Si sir Thomas Slade, alors inspecteur de la marine, et le capitaine Bentinck, eussent été entr'eux sur un meilleur pied, ce rapport certainement aurait été dressé d'une manière plus conforme à la vérité, ou au moins ces expériences auraient été conduites avec ce degré d'attention, qui aurait

donné plus de crédit à l'intégrité de ceux qui furent appelés à signer, et aux connaissances de ceux qui reçurent le rapport. Malgré que l'on reconnaisse la supériorité indubitable de cette nouvelle pompe, sur celle dont on se servait auparavant, il a dû être évident à tout juge compétent, que cet essai n'avait point été conduit de bonne foi.

L'imperfection des pompes aspirantes a été prévenue par une dernière amélioration qui mérite bien une approbation universelle. M. Taylor de Southampton, le même auquel, non-seulement l'Angleterre, mais même toute l'Europe est redevable de poulies moulées, qu'une longue expérience a démontré être parfaites, sous le rapport de la force et d'une prompte obéissance; M. Taylor, dis-je, à la demande de quelques marins, s'est appliqué à la recherche de cet objet, et il a bientôt trouvé un remède qui, selon toute probabilité, amenera cette pompe plus près de la perfection, qu'aucune de celles employées jusqu'à présent. Il commença par enlever la soupape inférieure avec son corps de pompe, et il substitua à sa place une boule tombant dans le bas de la même cham-

bre, dans laquelle travaille le piston supérieur; et qui est rétrécie pour ce but; mais, comme elle n'en sortait pas aisément, au lieu de cette boule, il prit un segment de sphère, et il riva un pendule dans son centre. Par ce simple changement, les copeaux et le gravier passent sans inconvénient, et la soupape à pendule retombe dans sa place. Rien, en apparence, ne promet davantage; il reste au temps et à l'expérience à confirmer le jugement que l'on a formé sur cette amélioration.

Un gentilhomme de Barcelone, qui excelle en inventions mécaniques, sensible aux imperfections particulières de la noria, a étudié les moyens de les éviter dans une machine qu'il a construite, et qui n'est pas entièrement privée de mérite. La perche à laquelle se fixent les traits du cheval, est de près de huit pieds de long; le diamètre du cercle que parcourt le cheval, a six pieds; et celui de la lanterne ou du pignon horizontal, est de près de quatre pieds. Une roue verticale que celui-ci fait mouvoir, a le même diamètre et communique le mouvement à une lanterne ou pignon vertical de deux pieds

sept pouces, et par-là à une roue à eau de dix pieds et demi de diamètre. Les mouvemens, dans cette machine, sont trop compliqués, et par conséquent la dépense et le frottement sont augmentés. Outre cela, le cercle que parcourt le cheval est trop petit, et la flèche étant derrière lui, au lieu d'être placée sur ses épaules, la ligne du trait fait avec elle un angle de quarante-cinq degrés, et, par conséquent, une moitié de la force est perdue. Ces méprises ne sont pas rares, et c'est pour cela seulement que je fais mention de celle-ci. Ce qui fixa mon attention, fut la construction de la roue à eau. C'est un cylindre divisé en deux portions par un diaphragme parallèle à ses côtés; dans chacune de ces portions, il y a des chambres formées par quatre partitions qui forment un carré dont les angles touchent la circonférence de la roue, de manière que chaque chambre forme un segment de cylindre. Les partitions sur un côté du diaphragme ne sont pas parallèles à celles de l'autre côté, mais elles sont placées dans des directions différentes, de manière que quand les deux qui sont sur un côté sont perpendiculaires, celles sur l'au-

tre côté forment un angle de quarante-cinq degrés avec l'horizon. Il y a, dans chacune de ces chambres, une ouverture pour laisser échapper l'eau de cette portion de la circonférence, et un collier de cuir embrasse la roue là où elle décharge l'eau, pour prévenir toute perte. L'avantage particulier de cette roue, consiste en ce qu'il ne se perd point d'eau, une fois qu'elle a été reçue dans les chambres; mais aussi tout ce mécanisme l'élève à moins de huit pieds de haut. Quelle que soit du reste, la machine employée, on construit, tout autour des réservoirs, un mur en parapet pour laver le linge.

Les Catalans ont, pour tailler le chanvre, une machine semblable, pour la forme, à celle dont on se sert dans toutes nos îles à sucre, pour briser les cannes; elle en diffère cependant par les matériaux et la position du tout. En Espagne, les trois rouleaux cannelés sont de chêne, placés les uns au-dessus des autres, et forcés d'agir sur le chanvre, non-seulement par leur poids, mais aussi par la pression de deux forts ressorts. Une mule tourne une roue qui, faisant mouvoir le cylindre le plus bas, oblige le cylindre

au-dessus à se mouvoir dans une direction opposée ; et comme derrière eux il y a la section du tambour ou cylindre creux, pour arrêter le chanvre et l'obliger à revenir, celui qui a passé entre le rouleau supérieur et celui du milieu, revient se briser de nouveau entre le rouleau du milieu et l'inférieur.

Le cours ordinaire d'agriculture, aux environs de Barcelone, commence par du froment, lequel étant mûr en juin, est immédiatement suivi par du maïs, du chanvre, du millet, des choux, des haricots ou des laitues. La seconde année, ces récoltes se succèdent mutuellement de la même manière. L'année suivante, on récolte de l'orge, des fèves ou des vesces qui, étant enlevées au milieu de l'été, sont suivies, comme dans les années précédentes, par d'autres récoltes que l'on change seulement suivant la saison, de manière à avoir, sur le même terrain, la plus grande variété possible.

Le produit commun du froment est de dix pour un ; mais dans les années pluvieuses, cela va jusqu'à quinze. Toutes ces récoltes sont arrosées, quand on peut avoir de

l'eau, soit par quelque courant, soit par une noria.

Le 24 avril, les habitans étaient occupés à labourer pour le chanvre qu'ils comptaient arracher au milieu de juillet, et se proposaient de mettre ensuite, dans le même terrain, des turneps, du panais et des laitues pour les marchés d'automne. Leurs terres pourraient rapporter du lin, mais ils trouvent le chanvre plus profitable.

Je fus très-surpris de leur manière de remplir leurs chars de fumier. Pour cela ils sont trois hommes, un sur le char, un autre sur le tas, et le troisième entre eux deux, pour transporter une petite corbeille, après que celui qui est sur le tas l'a remplie avec sa fourche à trois dents. Ils sourirent à ma simplicité de croire qu'ils chargeraient beaucoup plus promptement leur char s'ils avaient chacun une fourche; et c'est uniquement pour expédier, qu'ils suivent cette méthode.

Le salaire des ouvriers, dans la campagne, à quelque distance de la ville, est depuis dix sous à un schelling (20 à 24 s.) par jour pour les hommes, et la moitié au plus pour les femmes; mais les charpentiers gagnent seize sous

(32 s.), et les maçons deux schellings (48 s.)

La rigide parsimonie des Catalans, paraît dans la petite provision qu'ils font pour leur journée. Quand ils vont au marché avec leur petit panier, ils en rapportent à la maison, outre leur bœuf et un peu de légumes, pour la valeur de deux deniers de charbon. Cette circonstance est si caractéristique, que quand ils veulent reprocher à un riche avare sa misère, ils disent que, malgré son opulence, il continue toujours à envoyer au marché pour *dos dineros de carbon*<sup>1</sup>.

L'habillement des Catalans est singulier. Ils ont des bonnets rouges sur un filet noir, qui contient leurs cheveux, et qui pend assez bas sur leur dos. Ils ont ordinairement des haut-de-chausses de velours noir, des sandales de corde à la place de souliers, et rarement des bas. Leur veste ou jaquette courte, avec des boutons d'argent, est fermée et entourée d'une longue ceinture de soie, qui fait plusieurs fois le tour de leurs reins, et dont le bout est ensuite retroussé en dedans.

En Espagne, en Italie et en Afrique, tous les habitans se serrent avec des ceintures,

<sup>1</sup> Douze deniers font un sou catalan.

comme préservatif contre les hernies. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles y sont fort communes; mais quand on considère que les nations qui ne font point usage de ceintures, ne sont point très-sujètes à cet accident, nous pourrons peut-être les attribuer, avec raison, à un relachement qui provient de la précaution même adoptée pour les prévenir.

Aucun peuple, sur la terre, ne supporte mieux la fatigue que les Catalans, et en voyageant à pied, personne ne peut les devancer. Leur journée ordinaire est de quarante milles; et, dans l'occasion, ils peuvent en parcourir soixante. C'est pour cette raison, qu'ils sont de bons guides et de bons muletiers; aussi, sont-ils employés comme tels sur toute l'Espagne, et on a en eux, à raison de leur intégrité, une confiance sans réserve.

Les environs de Barcelone sont favorables aux recherches botaniques, et la ville n'est pas sans quelques personnes qui cultivent cette science. Je reçus beaucoup de secours de D. Ignatio Ameller, apothicaire, dont la bibliothèque ferait honneur au premier botaniste de l'Europe. J'eus fréquemment recours à lui, et je trouvai qu'il connaissait les meilleurs au-

teurs qui ont écrit sur ce sujet. J'y vis aussi un jeune homme qui s'occupait à ramasser des plantes médicinales pour les pharmaciens. Je trouvai en lui un excellent disciple de Linné, et je recueillis dans son *hortus siccus*, des plantes que je n'avais point rencontrées dans mes promenades, et toutes arrangées selon leur classe. Parmi celles que je trouvai, sont les suivantes: *Canna*; *Salicornia*; *Blitum*; *Valeriana*; *Veronica*, la *vulgaris* et la *becabunga*; *Syringa*; *Ligustrum*; *Olea*; *Phillyrea fl. lut.*; *Rosmarinus*; *Salvia*, de toutes les espèces; *Jasminum*; *Gratiola*; *Pinguicula*; *Verbena*; *Lycopus*; *Justicia*; *Crocus sativus*; *Nardus montana*; *Ixia*; *Gladiolus communis*; *Iris vulg. fl. Ceruleo*, et *palustris fl. luteo et faetidissima*; avec l'*Iris bulbosa fl. variegante*; *Cyperus rotundus*; *Plalaris*; *Arundo*; *Gramen officin. dactylis*; *Holosteum*; *Scabiosa vulg.*; *Scabiosa specias*; *Globularia dipsacus silv.*; *Gallium*; *Gallium luteum et album*; *Rubia tinctorum*; *Crucianella*; *Plantago major vulg.*; *Coronopus vulg.*; *Psyllium*; *Pimpinella*; *Cornus*; *Alchemilla*; *Cuscuta*; *Potamogeton*; *Ilex*; *Heliotropon*; *Myosotis*; *Lithosper-*

*mum*; *Anchusa*; *Buglossa vulg.*; *Cynoglossum vulgare*; *Onosma*, *Echium*; *Asperugo*; *Consolida major*; *Pulmonaria maculata*; *Borago hortensis*; *Cortusa*; *Primula veris et Auricula*; *Verbascum*; *Campanula*; *Convolvulus marinus*; *Scammonea*; *Polemonium*; *Cyclaminus*; *Anagallis fl. rub.*; *Lysimachia fl. lut.*; *Lonicera*; *Ribes*; *Coris*; *Physallis*; *Atropa Hyoseyamus*; *Capsacum*; *Mirabilis*; *Datura*; *Solanum*; *Glycypitros*; *Lycopersicon*; *Melongena*; *Rhamnus*; *Frangula*; *Euonimus*; *Nerium*; *Vinca*; *Asclepias*; *Salsola*; *Ulmus*; *Herniaria*; *Gentiana major*; *Centaurum minus*, *Echinophora*; *Eryngium*; *Sanicula*; *Bupleurum*; *Daucus*; *Caucalis*; *Ammi*; *Bunium*; *Conium*; *Apium*; *Athamanta*; *Crithmum*; *Lacerpitum*; *Sphondylium*; *Ligusticum*; *Imperatorium*; *Angelica*; *Cuminum*; *Smyrnum*; *Thapsia*; *Anethum*; *Ferula*; *Sium*; *Oenanthe*; *Coriandrum*; *Chærophyllum*; *Carum Scandia*; *Rhus*; *Tinus*; *Sambucus*; *Panassia*; *Linum*; *Drosera*; *Statice*; *Lilium cand.*; *Lilium fl. nutante hemerocallis*; *Lilium fl. nut. martagons fl. purp.*; *Lilium radice asphodeli*; *Pancratium*; *Ama-*

ryllis; *Allium sylvestre*; *Porrum*; *Cepa alba*; *Leucojum bulbosum*; *Ornithogalum fl. lutea*; *Narcissus*; *Scilla*; *Tulipa*; *Asphodelus*; *Lilium Conval*; *Hyacinthus fl. cerul.*; *Corona imperialis*; *Fritillaria*; *Erythronium*; *Asparagus*; *Juncus*; *Tradescansia*; *Aloe*; *Berberis*; *Lapathum acutum*; *Rumex*; *Colchicum*; *Alisma*; *Æsculus*; *Tropæolum*; *Epilobium*; *Ænothera* *Daphne*; *Polygonium*; *Fagopyrum*; *Bistorta*; *Persicaria*; *Herba Paris*; *Laurus nobilis*; *Rheum*; *Butomus*; *Senna*; *Cassia*; *Dictamnus fraxinella*; *Ruta*; *Tribulus*; *Melia*; *arbutus uva ursi*; *Rhododendrum*; *Pyrola*; *Saponaria*; *Saxifraga*; *Dianthus*; *Cucubalus*; *Arenaria*; *Stellaria*; *Sedum*; *Lychnis*; *Oxalis*; *Tridactylus*; *Phytolacea*; *Asarum*; *Peganum*; *Portulaca*; *Jythrums*; *Agrimonia*; *Reseda*; *Euphorbia*; *Tithymalus pinea*; *Sempervivum*; *Cactus opuntia*; *Cactus scandens*; *Philadelphus*; *Psidium*; *Myrtus*; *Punica granatorum*; *Cerasus*; *Amygdalus*; *Crategus*; *Sorbus*; *Malus*; *Pyrus*; *Oxyacantha*; *Mespilus*; *Ulmaria*; *Filipendula*; *Rosa*; *Rubus*; *Fragraria*; *Tormentilla*; *Quinquefolium*; *Geum*.

L'arbre appelé Algarrobo <sup>1</sup> (*Ceratonia edulis*), près de la mer, et au midi, est un des arbres les plus utiles; il est délicat, et cependant n'exige aucune attention; il est beau dans son feuillage, qui est toujours vert; il est vigoureux et ordinairement chargé de fruit que l'on donne au bétail, non-seulement à celui qui travaille, mais aussi aux bœufs, quand on veut les engraisser pour la boucherie. La gousse est longue et contient plusieurs semences avec une matière sucrée, abondante <sup>2</sup>, qui est très-agréable et nutritive.

Barcelone, comme résidence, est non-seulement délicieuse, mais aussi très-saine. Il y a, il est vrai, quelques jours pendant lesquels tous les habitans, mais sur-tout les étrangers, seraient tentés de croire ce séjour malsain et désagréable; c'est quand le vent d'est lui amène les brouillards que l'on a vus pendant plusieurs jours auparavant se maintenir au-dessus de la mer, comme s'ils épiaient

<sup>1</sup> Le caroubier.

<sup>2</sup> Cette matière sucrée est assez abondante pour que les enfans et la basse classe du peuple mangent ces siliques avec plaisir.

et attendaient l'occasion de venir à terre. Les pores sont alors resserrés, et le tempéramment devient si irritable, que même les meilleurs amis doivent être très-attentifs dans la manière dont ils s'accueillent mutuellement. Mais aussitôt que la brise de terre commence à souffler, et les brouillards à se retirer, le soleil les dissipe, et toute la nature paraît sourire. Dans Barcelonetta et dans la citadelle, où une garnison de cinq mille cinq cents hommes a ses quartiers, les fièvres intermittentes ne cessent jamais leurs ravages, et occasionnent, en hiver, des hydropisies et la jaunisse, et en été, des fièvres malignes. Les mêmes maladies règnent au delà de Mont-Juich, dans la partie basse et arrosée par le Lobregat; mais quoique le vent le plus ordinaire passe sur ce pays et s'y charge de miasmes, cependant, comme il est détourné dans son cours par de hautes montagnes, il n'a aucune mauvaise influence sur Barcelone.

---

VOYAGE  
DE BARCELONE A MADRID,  
PAR SARAGOSSE.

---

QUAND j'eus à peu près satisfait ma curiosité, et que j'eus vu à Barcelone presque tout ce qui était digne d'attirer mon attention, je commençai à penser au moyen de continuer mon voyage au travers l'Espagne; mais n'ayant pas encore suffisamment appris la langue, je ne me trouvai pas en état de voyager seul<sup>1</sup>; comme mon intention était d'aller directement à Madrid, je saisis l'occasion qui se présenta de me réunir à trois

<sup>1</sup> La route de Barcelone à Madrid, par l'Arragon, qui était une des plus mauvaises de l'Espagne, est devenue maintenant une des meilleures, ainsi que celle de Barcelone à Valence, depuis qu'on les a réparées pour le voyage que le roi fit à Barcelone, en 1803, à l'occasion du double mariage de son fils, le prince des Asturies, avec la princesse de Naples; et de sa fille, dona Isabella, avec le prince de Naples.

officiers au service de l'Espagne, dont deux étaient Espagnols, et le troisième Français; nous louâmes une bonne voiture avec sept mules, et nous quittâmes Barcelone le samedi 6 mai, dans l'après-midi. Nous voyageâmes, ce soir, cinq lieues sur le bord du Lobregat, et couchâmes à Martorel. Cette place est fameuse par le pont d'Annibal, avec son arc de triomphe. Je me serais estimé heureux, si le temps m'eût permis de prendre un dessin de ces restes vénérables, ainsi que des hautes montagnes qui relèvent derrière eux à l'est, et du Montserrat que l'on voit à la distance de trois lieues, cachant ses sommités élevées dans les nuages.

*Martorel* est une longue rue étroite, dans laquelle la pauvreté, l'industrie et la saleté, quoiqu'on les trouve rarement ensemble, ont convenu de fixer leur demeure. Les habitans font de la dentelle, et on voit même des petits enfans de trois et quatre ans, employés à cette occupation.

Le matin suivant, nous vîmes à *Piera*, au pied du Montserrat, qui ne s'offrait plus comme un pain de sucre, mais plutôt comme une scie qui s'élevait perpendiculairement,

et soulevait, à la rencontre des nuages, ses rochers nus, semblable à des pyramides. De tous les pays que j'ai vus, aucun ne m'a frappé comme celui qui est dans le voisinage de Montserrat.

La montagne est calcaire; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle est toute composée de poudings, formés de gravier calcaire changé en une masse solide, par un ciment calcaire, quoiqu'à une hauteur assez considérable, pour que, de ses sommités escarpées, on puisse voir les îles de Majorque et de Minorque, qui sont à la distance de cinquante lieues. On trouve, sur la même montagne, des rochers de grès, et suivant Bowles, quelquefois *lapis lidius*, ou pierre de touche. Tout le pays auprès de cette montagne étonnante, paraîtrait montagneux, s'il en était plus éloigné. Par-tout il est divisé par de profonds ravins, ouverts jusqu'à la profondeur de cent vingt pieds; ils paraissent être composés de schiste brisé, avec de l'argile et du sable. Les rochers qui, çà et là, paraissent à travers du sol, sont évidemment roulés du Montserrat, et servent à montrer la nature de cette montagne.

Ce singulier phénomène devient bien plus remarquable par le voisinage de cette montagne étonnante, décrite par Bowles<sup>1</sup>; montagne qui n'est qu'une masse de sel, de trois milles de circonférence, et égale en hauteur à celle des Pyrénées, sur le bord desquelles elle est située près le village de Cardona. Dans un climat comme le nôtre, une pareille masse serait dissoute depuis long-temps; mais en Espagne, on emploie cette roche de sel comme le *spath fluor* dans le Derbyshire, et on en fait des tabatières, des vases, des ornemens et des joujous. J'en ai transporté un petit fragment avec moi, au travers toute l'Espagne, sans qu'il m'ait donné le moindre signe de déliquescence; mais quand je suis venu en Angleterre, je l'ai bientôt trouvé environné d'une certaine quantité d'eau.

Je ne ferai, pour le moment, aucune observation sur la formation de ces montagnes; je désirerais cependant que l'on voulût bien se ressouvenir d'une circonstance qu'offrent

<sup>1</sup> Voyez Bowles, *Introduccion à la Historia natural*, page 430; et Valmont de Bomare, qui en donne une très-bonne description dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.

les rochers de Montserrat; c'est que dans quelques-uns des lits, le gravier est uni et arrondi comme celui qui se trouve sur le bord de la mer.

Après avoir voyagé plusieurs lieues, en ayant constamment Montserrat à notre droite, il ne paraissait plus élevé que comme une vague prête à disparaître; nous commençâmes alors à nous éloigner de sa base; et tournant à gauche, nous descendîmes parmi les montagnes composées de granit blanc, qui bordent la Noya; les ravins sont ici plus larges et plus profonds que ceux que nous avons vus le jour auparavant, et ne laissent lieu à aucun doute sur la manière dont les montagnes acquièrent leur forme. Mais quiconque voyage dans cette contrée, et voit comment la nature a été bouleversée, doit, pour rendre compte de ces phénomènes, chercher quelque agent plus puissant que l'eau et les torrens les plus rapides.

Après avoir traversé la Noya <sup>1</sup>, et avoir

<sup>1</sup> La Noya est une petite rivière qui cause assez de dégât dans son cours, mais qui, en revanche, sert à faire mouvoir un grand nombre d'usines et en particulier des papiers qui, au moyen du papier qu'elles fabriquent, et de



suivi ses bords pendant près d'un demi-mille; au travers un passage étroit, avec la rivière à notre droite, nous eûmes, à notre gauche, des rochers qui s'élevaient verticalement jusqu'à la hauteur de près de 200 pieds; ils sont composés d'incrustations calcaires, que les Français appellent *tuf*, et qui renferme des colimaçons et des feuilles, comme celui qui est entre Montpellier et Montferrier. Il arriva fort à propos que, comme nous descendions vers la rivière, notre voiture versa, ce qui me donna le temps de prendre les devants, et non-seulement d'examiner, mais aussi de dessiner ce rocher avec ses rocs suspendus, et ses cavernes. Heureusement nous n'éprouvâmes aucun autre inconvénient que quelques légères contusions, et un délai d'environ une demi-heure. Au bout de ce court intervalle, nous cheminâmes de nouveau, au milieu des cahots, du côté de *Igualada*, où nous arrivâmes vers le coucher du soleil, après avoir passé trois fois la Noya.

Le pays qui environne ce charmant vil-  
celui fait en France à leur marque, et qui entre en contre-  
bande, fournissent à la consommation d'une grande partie  
de l'Espagne et des Indes.

lage est riche , bien cultivé , bien arrosé , montagneux et brisé par des ravins. Le roc est schisteux , et les lits sont horizontaux ; à mesure que nous avançons , nous voyons le schiste blanchir et se mélanger avec de la terre calcaire , jusqu'à ce que , par degrés , nous perdîmes de vue le schiste ; et après avoir observé , pendant un espace considérable , un roc calcaire , couvert de terre blanche et d'argile , nous ne rencontrâmes plus que du gypse. Nous laissâmes , suivant la même progression , d'abord la vigne , ensuite les oliviers et les ilex <sup>1</sup> , jusqu'à ce qu'il ne restât plus que le *quercus coccifera* <sup>2</sup> , et le chêne.

Les charrues de cette contrée sont les filles dégénérées de celles des environs de Barcelone ; elles ne sont point aussi bien exécutées , mais elles sont construites sur les mêmes principes généraux.

On voit bientôt , après Igualada , le gypse céder la place à une vaste étendue de craie qui se trouve avant *Cervera* , ville située dans une vallée des plus délicieuses , extrêmement

<sup>1</sup> Chêne-vert.

<sup>2</sup> Chêne du Kermés.

fertile, et environnée de montagnes crayeuses d'un côté, et de pierre calcaire de l'autre. Cette partie du pays qui est entre la Noya qui coule dans le Lobregat, et le Segré, qui se réunit à l'Ebre, est le terrain le plus élevé de cette partie de la Catalogne. L'université de cette ville fut fondée par Philippe V en l'an 1717, et a communément environ neuf cents étudiants gradués, destinés sur-tout à l'église et au barreau, et quelques-uns à la médecine.

Après avoir monté depuis Cervera, nous vîmes les montagnes, près de la ville, couvertes de vignes; mais, à une plus grande distance, d'oliviers en vastes plantations. A mesure que nous avancions, la pierre calcaire céda la place à la craie; et, dans la même progression, l'aridité succédait à l'abondance; mais quand la craie était de nouveau remplacée par la pierre calcaire, l'aspect du pays s'améliorait, et les montagnes étaient encore couvertes de vignes et d'oliviers.

Nous eûmes à *Tarraga*, un souper somptueux dans une bonne salle, et des chambres à un seul lit, avec des vitres à toutes les croisées. Ce village est situé dans une vallée d'une grande étendue, environnée de mon-

tagnes éloignées; le sol est argileux, cependant les récoltes paraissent mauvaises, quoique les champs soient très-bien cultivés.

En approchant de *Lérida*, la vallée devient moins fertile dans sa nature; elle est principalement composée de sable aride, couvert d'un lit de gravier, presque entièrement siliceux, avec du granit de toutes les espèces. On pouvait bien s'y attendre, d'après la position de cette contrée, si l'on considère la multitude de rivières qui unissent ici leurs courans; rivières qui proviennent toutes des Pyrénées, et découlent des montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, à la distance de plus de cent vingt milles.

Lérida est une jolie petite ville, qui a une cathédrale, quatre églises paroissiales, et seize couvens, dont treize pour les hommes, et trois pour les femmes. Elle est située sur le Segré, et protégée par une montagne sur laquelle on voit un château qui maintenant tombe en ruine, mais qui était anciennement d'une force considérable. Le rocher sur lequel il est situé est un grès siliceux, avec un ciment calcaire.

Cette ville, appelée *Ilerda* par les Ro-

mains, est devenue fameuse par la détresse à laquelle Jules César se trouva réduit lorsqu'il était campé dans ses environs. Il avait pris possession d'une plaine située entre les rivières Cingua et Sicoris, et défendu par un profond retranchement, tandis que Pétreius et Afranius, généraux de Pompée, étaient campés sur une colline, entre lui et Ilerda. Dans l'espace intermédiaire, entre cette montagne et la ville, il y a une plaine peu étendue, avec une éminence qui, une fois prise, pouvait être promptement fortifiée, et qui, alors, aurait coupé toute communication avec la ville. Ce fut pour éviter ce danger, que César soutint pendant cinq heures un combat douteux; mais enfin, la fortune se déclara en faveur de ses ennemis, et il fut obligé de se retirer dans son camp. Tandis qu'il cherchait dans son esprit les moyens de réparer cette disgrâce, il apprit, qu'à cause de la fonte des neiges sur les montagnes, ses deux ponts avaient été brisés, que tout le pays était inondé par le débordement des rivières, et que toute communication était coupée avec les provinces qui nourrissaient son armée.

La conséquence immédiate de ce malheur était une famine certaine ; et tandis qu'il se trouvait dans cette situation, les généraux de Pompée envoyèrent des messagers à Rome, qui tous le représentèrent comme perdu. Ce fut à la nouvelle de ce malheur, que Cicéron quitta la ville et joignit Pompée à Dyrrachium. Cependant César, sans perdre de temps, mit ses hommes à l'ouvrage, et ayant fait un nombre suffisant de petits bateaux légers et portables, comme ceux qu'il avait vus dans la Grande-Bretagne, il fit partir au bout de quelques jours, pendant la nuit, une partie de ses gens qui, au moyen de ces petits bateaux, traversèrent la rivière et arrivèrent heureusement à terre où, après avoir fortifié un camp, ils protégèrent sa retraite.

La position de Lérida est délicieuse, et le pays où elle est située est un jardin continu, couvert de grains, d'oliviers et de vignes. Peu de places peuvent la surpasser quant à la beauté, mais elle est bien loin d'être saine, à cause de la trop grande abondance d'eau ; et, depuis l'année 1764, cette ville avec les villages de Tarraga, Sgualada, Martorel et toute la contrée environnante, a été ravagée par une fièvre

maligne , qui fut répandue par les troupes françaises , à leur retour du Portugal.

Le roi alarmé des progrès de cette fièvre destructive, a envoyé dernièrement un de ses médecins, D. Joseph Masdeval , pour examiner les symptômes , et instruire la faculté de la meilleure méthode de traiter cette maladie. Sa pratique est si remarquable, et les attestations en sa faveur sont si respectables , que je l'exposerai au public quand je traiterai de Carthagène. Avant son arrivée, malgré tous les symptômes de faiblesse , et la perte de forces , les médecins continuaient d'ordonner la saignée , aussi long-temps qu'il restait du sang pour couler. Nous sourions de leur simplicité ; cependant nous ne pouvons que trop bien nous souvenir du temps où cette même pratique pernicieuse était en usage dans notre île.

Les antiquités de Lérida , avec son château et tout ce qui a rapport à sa cathédrale , ont été trop bien décrites dans un ouvrage publié dernièrement par D. Joseph Fenestres , pour que j'en entretienne ici le lecteur.

Comme nous étions maintenant arrivés à l'extrémité de la Catalogne, il nous devint

nécessaire de nous pourvoir de provisions suffisantes pour notre usage, jusqu'à ce que nous eussions atteint Saragosse, où au moins pour ajouter à ce que nous pourrions acheter en chemin. Jusque-là nous avons été bien nourris; mais un peu de prévoyance devenait maintenant absolument nécessaire. En Catalogne, le voyageur est sous la protection du magistrat, qui fixe le prix de chaque chose dont on peut avoir besoin, et publie annuellement un *arancel*, c'est-à-dire, un tarif du prix des denrées, qui doit être suspendu dans chaque auberge dans une place bien en vue. Suivant cet arancel, chaque hôte occupant une chambre avec un lit, doit payer pour cela et sa lumière trois sueldos et neuf deniers, ou quelque chose de moins que cinq sous (10 sous); mais s'il y a plusieurs lits dans une chambre, alors chacun paye à peu près deux sous et demi (5 sous), ou deux sueldos Catalans. S'il n'occupe point de lit, il doit payer pour l'abri six deniers ou  $\frac{9}{14}$  d'un sou. Chaque voiture paye un sueldo pour passer la nuit. L'ordinaire est réglé pour le nombre et la nature des plats, soit pour le dîné, soit pour le soupé, et pour cela on paye, compris le pain et le vin pour le dîné,

quinze *suel*dos, ou un schelling et sept sous et un denier <sup>1</sup>, et pour le soupé, quinze *suel*dos trois deniers.

	Arg. d'Esp.		Sterling.		Arg. de Fr.	
	s.	d.	s.	d.	l.	s. d.
Pour une volaille de moyenne grosseur. . . . .	4	12	»	11½	1	2 »
<i>Idem</i> , petite . . . . .	3	20	»	10	1	» »
Chapon, s'il est gros . . . . .	9	20	2	1	2	8 »
<i>Idem</i> , petit. . . . .	8	»	1	8½	2	» »
Dinde, si elle est grosse . . .	30	»	6	5¼	8	3 »
Becasse . . . . .	10	»	2	1¾	2	11 6
Une douzaine d'œufs. . . . .	2	16	»	7	»	14 »
Mouton, par livre de 36 onces,	4	12	»	11½	1	3 »
Pain blanc, <i>id.</i> . . . . .	1	12	»	4	»	8 »
<i>Id.</i> de 2 <sup>e</sup> qualité, <i>id.</i> . . . . .	1	»	»	2½	»	5 »
Farine, <i>id.</i> . . . . .	1	»	»	2½	»	5 »
Riz, <i>id.</i> . . . . .	1	6	»	3¼	»	6 6
Maïs, <i>id.</i> . . . . .	»	12	»	1¼	»	2 6

Le tarif ci-dessus est réduit, par approximation, en argent sterling, pour éviter les fractions d'un liard. Il faut observer que les

<sup>1</sup> Environ une livre dix-huit sous de France.

réaux en Catalogne sont *ardites*, et contiennent deux sueldos, ou vingt-quatre deniers, que je suppose ici égaux à  $2\frac{4}{7}$  sous sterling (5 sous).

Il y a de Barcelone à Lérida vingt-cinq lieues, ou à peu près cent milles. Nous vîmes de Lérida à *Alcaraz*, qui est à deux lieues. On tourne alors le dos à la Catalogne, et chaque pas nous faisait ressouvenir que nous étions entrés dans un nouveau royaume. On ne voyait plus le bonnet rouge ni les haut-de-chausses de velours noir; mais à leur place un bonnet de velours noir pointu comme une mitre, et des chausses très-courtes, blanches, appelés *bragas*, qui ne descendaient que jusque vers le milieu de la cuisse. La face du pays était entièrement changée, il était plus montagneux, et brisé par des torrens, le terrain n'est pas entièrement aride, mais sans culture et abandonné. Pendant plusieurs milles, nous ne rencontrâmes ni maison, ni arbre, ni homme, ni bête, excepté de loin en loin quelques muletiers avec leurs mules; et sur le côté de la route on voit des croix de bois, pour marquer l'endroit où quelque infortuné voyageur a perdu la vie. Les passagers regardent comme

une œuvre de piété de jeter une pierre sur cette espèce de monument, pour marquer, suivant quelques-uns, que l'on abhorre et déteste le meurtrier, ou suivant d'autres, pour couvrir les cendres du mort. Cet acte a été considéré, dans tous les âges et par toutes les nations, comme une œuvre de piété, car, on regardait comme le plus grand malheur de rester sans sepulture. On supposait que l'*innops, inhumataque turba*, errait sur les bords du Styx, et était exclue des Champs Elysées, inquiète et misérable pendant cent ans, à moins que leurs os ne fussent couverts avant cette époque<sup>1</sup>. Quelle que puisse avoir été l'origine de cette pratique, elle est générale en Espagne; et autour de la plupart de ces croix, on voit un monceau de pierres<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> VIRG. *Enéid.* VI. vers 525.

<sup>2</sup> Ce n'est pas seulement en Espagne qu'existe cet usage de jeter des pierres sur la place où quelqu'individu a été assassiné, ou a péri par quelque accident; on en trouve encore des traces dans plusieurs endroits, et entr'autres dans les Alpes. Dans le passage du Bon-Homme, un des plus élevés de cette chaîne de montagnes, et qui conduit de Sallenches à Cormayeur, on trouve près du sommet une petite plaine, appelée le *Plan des Dames*. Là, sont deux tas de pierres de dix à douze pieds de hauteur, sous

Dans tout le chemin, depuis Lérida, les profonds ravins laissent voir le roc calcaire disposé en lits, séparés par du sable et de l'argile. Après avoir traversé la Cinca, et passé au travers *Fraga*, qui est bâti dans un de ces profonds ravins, nous commençâmes à gravir les montagnes, où nous vîmes les mêmes lits horizontaux de pierre calcaire, avec de l'argile entr'eux. Ces montagnes ne produisent que des plantes aromatiques.

Quand on traverse cette contrée aride, on est naturellement porté à former une conjecture; c'est que la Catalogne ou a acquis la souveraineté avant l'établissement de l'Arragon; ou que le Catalan, quel que soit le nom qui le distinguât, était plus belliqueux que ses voisins; car si le royaume d'Arragon, si toutefois il nous est permis dans une époque si reculée de lui donner ce nom, si ce royaume, dis-je, avait été fondé le premier, ou que ses habitans eussent surpassé les Catalans en

lesquels sont ensevelies, dit-on, *une grande Dame et sa suivante*, qui périrent dans cet endroit, enveloppées par un coup de vent, à leur retour d'Italie. Ces monceaux s'accroissent annuellement, parce que chaque voyageur, en passant, jète une pierre sur ces tombeaux.

force et en courage, ils auraient abandonné ces montagnes et auraient étendu leur domination à l'est. Les actes d'Arragon déclarent, dans le préambule d'un de leurs statuts, que telle est l'aridité de leur pays et la pauvreté de ses habitans que, si ce n'eût été à raison de la liberté qui les distingue des autres nations, le peuple l'aurait abandonné, et aurait été chercher un autre établissement dans quelque région plus fertile <sup>1</sup>.

La première nuit après que nous eûmes traversé la Cinca, nous couchâmes à *Candasnos*, misérable village sans un couvent, circonstance qui indique suffisamment l'extrême pauvreté de ses habitans. J'observai autour de ce village une grande abondance de silex, comme ceux que nous trouvons parmi la craie en Angleterre; beaucoup de pierre calcaire et quelque peu de gypse. Les habitans s'occupent à ramasser et laver la terre, dans le but d'extraire le nitre et le sel marin quelle contient en grande abondance.

Je me divertis beaucoup à voir l'étonnement avec lequel ces aborigènes regardaient un de nos compagnons de voyage, le Fran-

<sup>1</sup> ROBERTSON, Charles V, page 154.

çais, colonel au service de l'Espagne. Ils sont d'une race diminutive, et lui avait six pieds six pouces de haut, brave, bienfait, ayant l'apparence d'un militaire, cependant il pouvait à peine les faire maintenir à quelque distance. Ces pigmées ne sont pas étrangers à la galanterie, comme nous pouvons l'attester, car le malheur voulut qu'il logeât vis-à-vis de nous une belle, pour laquelle son amant avait préparé une sérénade. Aussitôt que l'horloge du village eut sonné minuit, cet individu commença à chanter les louanges de sa maîtresse, en battant la mesure sur les cordes discordantes de sa guitarre. Il est impossible de construire une échelle de sensibilité ou de goût, ou d'établir précisément à quel degré l'oreille est sensible à l'harmonie. Mais si quelqu'un qui n'eût jamais entendu ces chansons dans quelque village d'Espagne, voulait former une échelle, comme Farenheit l'a fait pour son thermomètre, il serait certainement tenté de placer le point le plus bas, encore beaucoup plus élevé qu'il ne devrait être en effet. Au moment où cet amant se retirait pour prendre du repos, nous fûmes obligés de nous lever, et de continuer notre voyage.

Depuis Candanos, nous traversâmes une plaine aride de gypse, pendant l'espace de vingt milles, sans voir ni maison, ni homme, ni animal, ni oiseau, ni arbre, ni buisson, excepté seulement dans quelques places, où, à mon grand étonnement, on trouvait de beaux oliviers, quoique le sol eût toutes les apparences d'être de la même nature.

Nous arrivâmes à la fin de cette ennuyeuse matinée, à une maison isolée ou *venta*<sup>1</sup>, dans laquelle nous fûmes obligés de préparer notre dîné. Nous y trouvâmes un parti de soldats qui y étaient stationnés pour protéger ce pays, et poursuivre les voleurs, habitués à considérer cette partie de l'Arragon, comme leur étant abandonnée, avec une entière liberté de piller ceux qui se hasardent à la traverser. Les soldats reconnurent notre colonel, et nous offrirent de nous escorter dans notre route; mais comme nous étions quatre, dont trois officiers bien armés, nous crûmes qu'il était inutile d'accepter leur offre.

Tandis que le dîné se préparait, je saisis

<sup>1</sup> *Venta* signifie auberge. On le distingue du *posada*, qui ne s'emploie que pour les auberges des villes ou des bourgs.

l'occasion de grimper sur une colline, peu éloignée, et qui commandait à la vue la plus étendue; mais dans ce vaste espace, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je ne vis qu'un roc nud gypseux. C'est ici que la nature semble dormir, et avoir dormi pendant des milliers d'années; ou au moins c'est ici qu'elle a négligé ou oublié son opération ordinaire de former une terre végétale. Me détournant de ce triste tableau, je me hâtai de descendre pour dîner, en me tenant pour dit, que la nature ne paraît jamais si belle que quand elle est couverte d'un voile.

Après avoir dîné, nous continuâmes notre route, et jusqu'à ce que nous commençâmes à descendre vers l'Ebre nous n'eûmes devant nos yeux qu'un roc de gypse cristallisé, excepté pendant quelques courts intervalles, où nous vîmes la pierre calcaire la plus fertile.

Quand nous eûmes atteint la plaine qui est arrosée par l'Ebre, nous laissâmes cette rivière à notre gauche, en ayant à notre droite des montagnes gypseuses, jusqu'à ce que nous arrivâmes près de Saragosse, où la vallée s'élargit, et où des montagnes très-considérables, entièrement composées de silex, sont

interposées entre la rivière et ces montagnes arides.

A mesure que nous approchions de la ville, la vue devenait plus riante, les montagnes à notre droite nous offraient des vignobles inclinés, et les bords de l'Ebre étaient couverts de riches récoltes de grains, mélangés d'oliviers. Les vins ici sont excellens, surtout dans les saisons sèches, mais ils ne fournissent point une aussi bonne eau-de-vie que les vins plus faibles de France; et, en vérité, c'est dommage que l'on distille toujours des vins aussi généreux.

C'est l'usage, dans les longs voyages, de donner aux mules un jour de repos au milieu de la route. Heureusement pour moi que celui d'arrêt fut à Saragosse, qui se trouve à cinquante lieues de pays de Barcelone, et à cinquante-deux de Madrid. Chaque lieue est d'environ quatre milles et demi.

Saragosse, que les anciens auteurs espagnols écrivaient *Çaragoça*, et que les Romains appelaient *Caesarea Augusta*, est une ville riche, située sur l'Ebre, au confluent de deux autres rivières, dont une coule du nord, et l'autre, qui est un courant considé-

rable, descend des montagnes du midi. Cette ville contient plus de quarante mille ames.

Immédiatement après mon arrivée, je fus visiter les cathédrales. Elles me firent oublier toutes les peines et les fatigues que j'avais éprouvées dans ce long voyage, et même, eussé-je dû faire tout le chemin à pied, je l'aurais fait volontiers, pour jouir de la vue de ces cathédrales. Celle qui est appelée *el Aseu*, est vaste, sombre et magnifique; elle excite à la dévotion; elle inspire le respect et engage les fidèles à tomber prosternés, et à adorer en silence ce Dieu qui semble avoir jeté un voile sur sa gloire. L'autre, appelée *el Pilar*, spacieuse, élevée, légère, élégante et gaie, inspire l'espérance, la confiance, une satisfaction intérieure, et rend l'ame impatiente d'exprimer sa reconnaissance pour les bienfaits qu'elle a reçus<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Bourgoing parle d'une manière toute opposée de ces deux églises; car il dit: « Nous n'énumérerons pas la foule  
« d'édifices sacrés que renferme Saragosse. Les plus re-  
« marquables sont ses deux cathédrales; l'une est l'église  
« de la Seu, qui est d'une simplicité majestueuse; l'autre,  
« si fameuse en Espagne, et même dans le monde catholi-  
« que, et à laquelle le cardinal de Retz n'a pas dédaigné de

Dans l'intérieur de cette cathédrale, est un édifice remarquablement beau, dont la face principale est une chapelle de Notre-Dame del Pilar, qui apparut sur ce même pilier à saint Jacques, et ensuite lui donna son image que l'on adore sur son autel. Au-dessus est un dôme correspondant au grand dôme, sous lequel il est placé, et servant, dans l'occasion, de dais à l'image de la Vierge. Les trois autres façades de cet élégant tabernacle sont, en quelque sorte, des chapelles. Outre la grande voûte, il y a plusieurs petites voûtes environnantes, qui ont chacune d'élégantes peintures en compartimens, dont les sujets sont historiques et tirés des écrits sacrés, ou des légendes des saints à qui ces chapelles et leurs autels sont dédiés. Ces peintures ont été exécutées par *D. Francisco Bayeu*, premier peintre du roi; et l'architecte, qui a dirigé la construction de ces voûtes, est

« consacrer quelques pages de ses mémoires; l'autre, « dis-je, est Notre-Dame del Pilar. C'est une église vaste, « sombre et surchargée d'ornemens de mauvais goût, « quoique reconstruite à la fin du siècle dernier ». ( *Tableau de l'Espagne moderne*, 4<sup>e</sup> édition, tome III, page 36.)

*Rodriguez*, du goût et du jugement duquel ces ornemens et ces perfectionnemens seront un monument durable.

Les richesses de cette cathédrale sont inestimables ; elles consistent en argent, en or, en pierres précieuses et en riches broderies, envoyées par tous les souverains catholiques de l'Europe, pour orner ses prêtres et décorer ses autels. Plusieurs de ces présens, qui sont modernes, méritent notre attention par leur élégance, aussi bien que par la valeur de leurs perles, diamans, émeraudes et rubis ; en un mot, tout ce que la richesse a pu commander, ou tout ce que l'art humain a pu exécuter, a été réuni pour exciter l'admiration de tous ceux qui voient les trésors de cette église.

On peut ranger, parmi les autres objets dignes d'être vus, l'église appelée *Engracia*, dont le saint patron marcha, dit-on, une lieue en portant sa tête dans ses mains, et en parlant tout le long du chemin, et se présenta, de cette manière, aux portes de son couvent. On montre, dans cette église, une peinture originale par Saint-Luc, avec plusieurs autres reliques aussi authentiques, et tout aussi précieuses.

Etant gêné par le temps, je ne pus jeter qu'un coup d'œil rapide sur les environs. Dans une contrée comme celle-là, on ne doit pas s'attendre à trouver du roc vif, ni autre chose que des matières transportées; on n'y voit que les dépouilles des différentes montagnes, entraînées par les rivières, et mélangées ensemble. Le principal dépôt, dans cette place, est un gravier calcaire, sur lequel la ville est située. Il est fâcheux qu'il n'y ait ni pierre pour bâtir, ni bonne argile pour faire des briques; aussi, toutes les églises, sans en excepter la belle cathédrale, offrent des crevasses depuis le bas jusqu'au sommet.

Le gypse est bon et abonde, dans cet endroit, comme on peut le voir par le fond de la rivière, qui est un lit de gypse pur, dont on se sert ordinairement pour faire le plâtre.

Si le temps me l'eût permis, j'aurais visité tous les bâtimens que l'on m'avait recommandés de voir, les couvens de S. Ildefonso, S. Francisco, les dominicains, sans parler de trente-sept autres moins dignes d'attention, avec l'Audiencia, la Torre nuova dans la grande place, bâtie par les Maures, et la Torre del Aseu, qui était une mosquée; mais je

passai une partie de ce peu de momens que j'avais à ma disposition, à contempler la beauté du pont sur l'Ebre, pont de six cents pieds, avec une arche au milieu de cent pieds.

J'avais apporté une lettre pour le général O'Neile, gouverneur de Saragosse, mais malheureusement il était à Madrid. Cette perte fut en quelque sorte réparée pour moi, par l'attention de mon estimable ami, le jeune Espagnol qui avait des connaissances à Saragosse. Je fus avec lui, après avoir fini mes excursions, prendre de la limonade et du chocolat chez le fiscal civil; et après cela, nous soupâmes ensemble chez D. Philippe de Canga, fiscal criminel, deux hommes d'une bonne conversation, et instruits.

Si j'avais su auparavant que je devais rencontrer dans cette ville et ses environs, autant d'objets dignes d'attirer mon attention, j'aurais formé mon plan de manière à y faire une plus longue station, et j'aurais retiré plus d'avantages de la conversation de ces messieurs. Ils m'apprirent que leur dernier souverain, Ferdinand VI, avait essayé d'établir des manufactures dans cette ville, pour

son propre compte; mais que la dépense de leur administration, avec le manque de débouché pour leurs marchandises, avaient bientôt occasionné leur ruine, et ce projet a été abandonné comme impraticable.

Parmi d'autres particularités, ils me donnèrent les détails suivans sur leur université: elle contient près de deux mille étudiants; et les docteurs qui y résident constamment pour leur instruction, sont au nombre de quarante pour la théologie, vingt pour le droit canon, trente-six pour le droit civil, dix-sept pour la médecine, et huit pour les arts. La fondation de ce séminaire, date de l'an 1118, à l'expulsion des Maures; mais cette université n'a été incorporée qu'en 1474; et depuis lors elle a constamment été aimée et protégée par les souverains d'Arragon.

Près de Saragosse passe le fameux canal d'Arragon, destiné à établir, au moyen de l'Ebre, une communication d'une mer à l'autre, entre Saint-André dans la baie de Biscaye, et Tortose, sur les bords de la Méditerranée, distance de plus de cent lieues espagnoles. C'est peut-être l'entreprise la plus hardie que l'on ait jamais conçue. Il sera très-difficile

d'établir, dans toute cette étendue, la communication par eau, et même, si cela est possible, ce n'est pas à souhaiter, car dans les montagnes de la Biscaye, qui sont une continuation des Pyrénées, seulement depuis Reinosa, où est la source de l'Ebre, jusqu'à Suanzes, qui coule dans la baie près Saint-André, dans l'espace de trois lieues, la chute est de trois mille pieds espagnols. En établissant donc des magasins à Suanzes et Reinosa, avec une voie charrière entre-deux, le transport se ferait très-aisément, et on économiserait des frais considérables. Il y a une grande abondance d'eau; la Pelilla a plus de quarante grandes sources, dans l'espace de cent verges en longueur, sur quarante en largeur, et qui jaillissent d'une hauteur considérable. Cette rivière ne coule pas quatre cents verges avant d'entrer dans l'Ebre, qui n'a que trois sources, mais qui sont abondantes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'entre Fontibre (Fons Ebri) et Reinosa, on trouve un lac salé.

L'Ebre est navigable depuis Logrono à Tudela, et le canal qui commence à Tudela est fini aussi loin que Saragosse, d'où l'on

devra le conduire encore dix lieues plus bas avant d'entrer de nouveau dans l'Ebre. Il y a à Amposta, au-dessus de Tortosa, un autre canal qui s'ouvre dans la baie de *Alfarques*, pour obvier à l'inconvénient qui provient du fréquent changement du lit de l'Ebre, près de son embouchure. Près de Saragosse, le canal traverse la montagne de Torrero par une ouverture de quarante pieds au moins de profondeur et de plus d'un quart de lieue, ou environ un mille de longueur. Les douze lieues qui sont finies depuis Tudela, coûtent soixante millions de réaux, ce qui équivaut à soixante mille livres sterling<sup>1</sup>. Ces douze lieues sont à peu près égales à cinquante-trois milles anglais, en supposant que ce sont des lieues de vingt-cinq milles espagnols; mais si ce sont des lieues ordinaires de six mille six cents *varas* chacune, les douze lieues ne feront que quarante-quatre milles et une petite fraction. D'après la première supposition, la dépense serait de onze mille six cent quatre-vingt-deux livres quatre schellings par mille, ou six livres douze schellings et huit sous par verge. Cette dépense paraîtra énorme; mais si

<sup>1</sup> 14,475,000 livres tournois.

on considère que les canaux, en Espagne, ont neuf pieds de profondeur, vingt de large au fond, et vingt-six au haut, et si on réfléchit à l'ouverture faite à une montagne pendant l'espace de plus d'un mille, on ne trouvera plus cette somme si exagérée.

Dans le calcul que donna M. Withworth en 1771, pour le canal que l'on devait faire de Salisbury à Redbrige, il supposait la profondeur de quatre pieds et demi, et la largeur, au fond de quatorze pieds. Dans ce cas, il allouait trois sous et demi sterling pour chaque verge cubique : mais si le canal eût été plus profond et plus large, il aurait dû faire son estimation double, triple et même davantage, non-seulement suivant la quantité, mais en proportion de la distance à laquelle cette quantité doit être transportée, et la hauteur perpendiculaire à laquelle elle doit d'abord être élevée. Le canal de M. Withworth ne contient pas plus de dix verges cubes dans chaque verge de longueur, et la plus grande partie de cet ouvrage peut se faire simplement avec la bêche, sans avoir besoin ni de la pioche ni de la brouette ; tandis que les canaux espagnols contiennent dans chaque verge de

longueur près de  $49 \frac{1}{2}$  de verge cube, dont la plus grande partie doit être transportée à une grande distance, et depuis une profondeur considérable : outre cela, la dureté croît ordinairement en proportion de la profondeur.

Ceci sert donc à montrer la sagesse de nos concitoyens dans le nord de l'Angleterre, à qui l'expérience a appris à faire leurs canaux très-étroits. On préfère alors trois bateaux de trente tonneaux à un de quatre-vingt-dix, et pour transporter trente tonneaux, on construit des bateaux d'environ soixante et dix pieds de long, sept de large au haut, et six au fond, qui tirent quatre pieds d'eau. Mais des canaux si chétifs ne satisferaient point l'ambition d'un Espagnol, et ne coïncideraient point avec ses idées de grandeur.

Comme nous traversâmes ce canal près de Saragosse, dans notre route vers Madrid, nous nous arrêtâmes pour examiner ces travaux : je dois confesser que je n'ai jamais rien vu de si beau ou de si parfait dans son genre, que ces écluses ou ces quais ; je n'ai jamais vu non plus des hommes travailler avec plus d'activité et mieux que cela. Le nombre d'ou-

riers était de trois mille, dont deux mille soldats, et les autres paysans. Les premiers reçoivent trois réaux par jour, outre leur paye; mais la plupart travaillent à tâche, et sont payés selon l'ouvrage qu'ils ont fait.

A mesure que nous nous éloignons de Saragosse, nous quittons le pays plat, et commençons à monter entre les montagnes, qui dans les couches les plus basses offrent des lits horizontaux de pierre calcaire, tandis que toutes les sommités, soit près de nous ou à de grandes distances, étaient évidemment gypseuses. Nous trouvâmes dans les vallées de l'argile et des silex, tels que ceux que notre craie contient ordinairement. Ces circonstances nous conduisent à soupçonner, que le gypse de ces hautes montagnes était une fois de la craie, quoique maintenant elle soit saturée d'acide sulfurique.

Nous dînâmes à *Muel*, village où il y a plusieurs potiers, qui tournent eux-mêmes leur roue, non avec la main, mais avec le pied, au moyen d'une plus grande roue concentrique avec celle sur laquelle ils moulent leur argile, et placée à peu près au niveau du plancher.

En continuant notre route après dîné, nous laissâmes à quelque distance les montagnes gypseuses, jusqu'à ce que nous approchâmes de *Longares*, qui est à sept lieues de Saragosse, et où nous abandonnâmes ces montagnes; il se présenta alors devant nous une plaine large et étendue, et bornée par des montagnes éloignées. Le sol est argileux, avec du gravier, du grès siliceux et du quartz blanc, sur-tout le long du milieu de cette vallée spacieuse, où on voit un lit de ce quartz dont tous les échantillons sont unis et polis, comme nous pûmes en juger dans les ruisseaux sujets à de forts éboulemens de terrain, et dans les torrens. Cette plaine produit les récoltes les plus riches en grains et en vins, et elle abonde en moutons.

Nous arrivâmes à huit heures du soir à *Carinena*, à une lieue de Longares, après avoir voyagé nos huit lieues, ce qui est la journée ordinaire, qu'on peut estimer à trente-six milles anglais.

Un de nos concitoyens a laissé ici, écrit en Anglais, sur le mur, une histoire pour l'avertissement de ceux qui pourraient le suivre. Dans la nuit deux hommes essayèrent de le

voler dans son lit ; mais heureusement il s'éveilla, et se levant, il en renversa un, et mit l'autre en fuite. Celui qu'il avait renversé était le domestique d'un officier français avec qui il voyageait, et l'autre était un des cochers. D'après les observations que j'ai eu l'occasion de faire en Espagne, je suis d'avis qu'un voyageur ne doit point coucher seul dans une chambre, à moins qu'il n'en ait fermé la porte<sup>1</sup>.

Le vin que produit cette contrée est de la meilleure qualité, et je ne doute pas qu'il ne soit très-recherché en Angleterre, aussitôt que la communication avec la mer sera établie<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Une difficulté qu'éprouvent les voyageurs en Espagne, pour fermer la porte de leurs chambres, provient de ce qu'il est rare de trouver des serrures dans les auberges qui ne sont pas dans des villes ou villages ; aussi les personnes qui se proposent de parcourir l'Espagne feront-elles bien de se munir de serrures portatives, qui se mettent et s'ôtent aisément.

<sup>2</sup> Bourgoing dit, en parlant de ce vin : « Son œil de perdrix, sa saveur douce et agréable dédommageront le voyageur de ce vin noir, épais, propre à soulever le cœur, qu'on leur servira dans cette partie de l'Arragon jusqu'aux portes de Saragosse, et qui est la plus horrible boisson dont on ait jamais empoisonné les hommes ». (*Tableau de l'Esp. mod.* 4<sup>e</sup> édition, tome III, p. 34).

Carinena contient deux mille trente-six âmes et a deux couvens. Nous continuâmes de là le long d'un fond fertile, couvert de vignes et d'oliviers, et traversâmes de vastes étendues de terrain susceptibles de culture qui, je ne doute pas, seront un jour couvertes d'abondantes récoltes, quoiqu'à présent on n'y voie presque rien autre que le chêne à kermès (*quercus coccifera*) et quelques plantes aromatiques.

Après avoir traversé la rivière Xiloca, à la distance de cinq lieues, nous vînmes à *Daroca*, où nous dînâmes. Cette ville qui contient dans ses murs deux mille huit cent soixante-trois habitans, est bâtie sur un ravin, et aurait été entraînée par les torrens, si les habitans n'avaient pas fait une tranchée, digne d'être vue, de six cents verges de long, au travers le cœur de la montagne, pour ouvrir une communication avec la rivière.

Daroca paraît avoir été de tout temps une place importante, comme l'indiquent ses fortifications, quoique maintenant elles tombent en ruine. Cette ville occupait d'abord les sommités pour la sûreté des habitans, mais maintenant elle est bâtie dans la vallée pour être plus à l'abri des vents.

Quand on a gravi ces montagnes, on jète avec plaisir un coup-d'œil sur cette vallée qui nourrit la ville ; par-tout elle est fermée par des montagnes incultes, tandis qu'elle même est bien arrosée, couverte d'une belle verdure et chargée des récoltes les plus riches. On est surpris de voir que ses habitans puissent subsister avec une si petite partie de terrain cultivé.

La beauté remarquable de cet endroit, et la protection que l'on y trouve, ont été de puissans attraits pour les prêtres et les ordres religieux, qui n'y ont pas moins de six couvens et de sept églises paroissiales, dont une collégiale, quoique ce ne soit point un siège épiscopal.

Après dîné nous gravâmes des montagnes beaucoup plus hautes, dans lesquelles le schiste et le grès siliceux se montraient en lits inclinés à l'horizon dans tous les angles, et dans toutes les directions possibles. Toute la nature semble avoir souffert ici les convulsions les plus violentes.

Ces montagnes doivent certainement abonder en minéraux, dont on voit par-tout des signes, excepté le minerai lui-même. Et sûre-

ment quand les Romains s'établirent ici, c'était dans la vue d'exploiter ces mines; et je ne doute pas, d'après la nature du roc et parce qu'on y rencontre du schoerl, qu'on n'y trouvât de l'étain.

Nous étions ici dans le terrain le plus élevé de l'Espagne, les eaux s'écoulaient derrière nous dans l'Ebre, tandis qu'immédiatement devant nous elles se jetaient dans le Tage.

Quand nous commençâmes à descendre au sud-ouest, nous observâmes un sol plus profond, moins rocailleux et les lits plus inclinés à l'horizon, que ceux que nous avons trouvés sur les penchans au nord et à l'est. Cette circonstance paraîtra parfaitement naturelle, quand nous considérerons que dans la dernière direction les eaux ne coulent pas plus de cent milles avant d'entrer dans la mer, au lieu que dans la première elles doivent parcourir près de six cents milles avant de trouver l'Océan. Cependant cette circonstance seule ne rend point raison de la confusion qui paraît dans toutes les couches, à mesure que l'on monte depuis Daroca. Les coquillages qui abondent dans la pierre calcaire, par-tout où on la trouve sur ces hautes montagnes, prou-

vent suffisamment que cette contrée a été couverte par la mer.

Sans entrer à présent dans les différentes explications qui ont été données de ces phénomènes, j'observerai seulement, et je souhaite que l'on s'en souvienne, que ces lits ne sont plus maintenant dans la même position qu'ils avaient, quand toute la péninsule a été couverte des eaux de la mer.

Nous remarquâmes dans ces montagnes; soit le matin, soit l'après-midi, plusieurs croix placées chacune près du lieu où quelque infortuné voyageur avait été volé et assassiné, ou avait éprouvé quelqu'accident malheureux. Je n'en ai point été surpris en considérant la nature du pays; mais mon sang se glaçait dans mes veines, quand je voyais quelques-unes de ces croix au milieu des villages que nous traversions. Leur nombre prouvait suffisamment que cela provenait non-seulement d'une mauvaise disposition dans les habitans, mais aussi d'un mauvais gouvernement. Aucun peuple n'est peut-être plus passionné que celui du pays de Galles, cependant nous entendons rarement parler de meurtres dans cette contrée, les habitans ne sont point altérés de sang.

et si quelqu'un se trouvait provoqué à ôter la vie à un autre, il tremblerait devant la loi. Mais en Arragon le crime reste souvent impuni, au moins toutes les fois que ce meurtre est la suite d'un autre.

Les *escrivanos*<sup>1</sup>, qui remplissent les fonctions de commissaires de police, sont pour la plupart pauvres, affamés, rapaces; et on n'admet point l'évidence qui ne soit reçue par eux. Ces misérables à ame vénable, sont ordinairement préparés avec une égale indifférence à vendre la justice ou l'injustice à celui qui leur fait les offres les plus avantageuses; et ils jouissent sur toute l'Espagne d'une entière liberté dans les petites villes de province; car peu de gentilshommes y vivent auprès des villages, pour protéger le paysan; ils se rendent pour la plupart dans les grandes villes.

Nous couchâmes dans le misérable village d'*Uset*, le dernier de l'Arragon, situé à deux lieues de Daroca.

Comme nous avons négligé de faire nos provisions avant de quitter cette ville, nous commençâmes pour la première fois, mais non pour la dernière, à manquer du néces-

<sup>1</sup> Espèce de notaires.

saire et à murmurer de l'inattention de notre capitaine. Quand nous partîmes de Barcelone, nous fîmes un fond commun pour payer les frais du voyage, et nous procédâmes immédiatement à l'élection d'un trésorier. Notre compagnie était composée de notre colonel, Français, grand, bien fait, élégant dans ses manières, sensible, instruit, possédant bien la langue, et connaissant non-seulement les manières de voyager en Espagne, mais aussi les précautions que doivent prendre ceux qui veulent voyager avec quelque commodité de Barcelone à Madrid. Notre choix serait naturellement tombé sur lui; mais malheureusement il s'offrit des objections que chacun peut comprendre, mais que l'on ne doit pas oser nommer. Comme étranger et ignorant la langue j'étais hors de question. Des deux Espagnols, l'un était cadet dans l'armée, et annonçait les dispositions les plus nobles; mais n'ayant que quatorze ans, il fut aussi rejeté. L'autre Espagnol, sous les auspices duquel voyageait le cadet, était d'un certain âge, capitaine dans l'armée, et par conséquent accoutumé à voyager, d'un extérieur grave, et digne par son intégrité de la

confiance que nous avions mise en lui, mais il était bigot. Naturellement austère, silencieux et réservé, sa religion ayant pris la nature de son tempéramment, il était devenu sévère, morose et semblait avoir une froide indifférence pour toutes les jouissances de cette vie, soit pour lui, soit sur-tout pour ses amis; cependant tous nos suffrages se réunirent en sa faveur; c'était lui qui devait tenir la bourse, payer toutes les dépenses et en rendre compte; ce qu'il fit avec la plus exacte fidélité. Il était aussi chargé de faire les provisions pour le voyage dans les endroits où l'on pouvait s'en procurer, mais c'est ce qu'il négligea, quoique son coadjuteur, le valet du colonel, fut actif et toujours prêt à voler à son commandement à la boucherie, chez le boulanger, chez le cabaretier, etc. Avec un peu de soin nous aurions pu avoir des lièvres, des perdrix, des lapins et de la volaille en abondance, tandis que par notre négligence, avant d'atteindre Madrid, nous fûmes à moitié affamés, quoique notre voyage nous coûtât beaucoup.

Le matin, lorsque nous fûmes prêts à quitter Uset, voici quelle fut la manière de régler

notre compte. La maîtresse de la maison, soutenue par quelques femmes, s'approcha, d'abord avec une voix basse et un air modeste. Le capitaine, soutenu par son colonel, qui dans l'occasion pouvait prendre un air terrible, repoussa la charge et s'écria contre l'extravagance de la demande. La maîtresse appelant l'hôte, qui était préparé à défendre sa modération, éleva par degré sa voix et s'emporta presque jusqu'à la furie. Le capitaine s'échauffait et le colonel ajoutait quelques mots pour adoucir le torrent, tandis que le cadet riait à quelque distance, jusqu'à ce qu'au bout d'environ vingt minutes la tempête cessa soudainement; l'hôtesse s'appaisa, et accepta tranquillement la moitié de ce qu'elle demandait d'abord. Si dès le commencement notre capitaine avait demandé avec tranquillité l'*arancel*, tout ce bruit eût été épargné, car chaque hôte est obligé d'en avoir un suspendu dans sa maison, et les prix de chaque article, avec le *ruido de casa* (le bruit de la maison), et les lits, y sont fixés par le magistrat.

Cette besogne étant achevée, chacun de nous prit son coin dans la voiture; le cocher fit cla-

quer son lourd fouet; et, au moment où nous commençâmes à cheminer, le cadet, jetant les yeux sur son mentor, fit le signe de la croix.

Notre route traversait une plaine étendue, environnée de montagnes éloignées, et dans laquelle le sol est composé de sable et de gravier qui couvrent un roc calcaire. L'ascension de ces montagnes est très-aisée, et ces collines elles-mêmes sont susceptibles de culture; cependant elles sont abandonnées, et pendant plusieurs milles, on n'y découvre ni maisons, ni arbres, excepté le genévrier.

Nous arrivâmes à onze heures du matin à *Tortuera*, après avoir voyagé quatre lieues avant d'îner. Ce petit village, séjour du malheur et de la misère, est bâti sur un bloc de marbre qui ne déparerait pas un palais. Le soleil brillait de tous ses feux; on ne voyait pas un nuage; cependant, ces pauvres paysans remplissaient l'église, chacun avec son flambeau allumé, et se préparaient à se réunir à une procession.

Les charrues de ce district ont beaucoup dégénéré de la perfection de celles de Barcelone. Le manche, le porte-soc, le soc de fer,

tout passe au travers d'une mortaise dans l'aage, qui est fait en crochet pour ce but, et le tout est assujéti par un coin. Il est difficile de voir un instrument plus grossier, sans coutre, ni oreilles, ni versoir; mais à leur place, deux chevilles, une de chaque côté, fixées dans le talon du soc.

Dans toute la route, sur ces montagnes, jusqu'à ce qu'on arrive près d'*Anchuela*, la pierre calcaire prévaut généralement; elle est chargée de coquilles fossiles, telles que des huîtres, des entroches et des belemnites, avec des terebratules et des chames. Un peu au midi de cette ville, près de *Molina*, sur les montagnes, entre le Xiloca qui se jète dans l'Ebre, et le Gallo qui se réunit au Tage, on trouve sous la pierre calcaire un gypse rouge, qui contient aussi des coquilles fossiles. Ce qui est remarquable, c'est que ce gypse se décompose, perd son acide sulfurique, et cristallise en prismes hexagones d'une couleur rouge. J'en ramassai plusieurs de différentes grosseurs, qui font effervescence avec l'acide nitrique.

Dans toute la route, sur ces montagnes désertes, et dans leurs vallées adjacentes, il

ne se présente aucun objet pour récréer le voyageur fatigué ; il n'y voit aucune maison, aucun arbre, excepté le savinier, le genévrier, et une espèce de cèdre particulière à cette contrée ; mais de temps en temps quelques croix viennent lui rappeler qu'il est mortel.

Quant à nous, nous avons peu de chose à craindre, car nous étions bien armés, excepté dans les momens où nous préférions marcher, et où nous laissions la voiture derrière nous ; mais quelques officiers qui passaient par cette route, se trouvant à quelque distance de leur voiture, où, ne soupçonnant pas de danger, ils avaient laissé leurs épées, furent, au moment où ils entraient dans un bois, soudainement attaqués et dépouillés par des voleurs, qui s'échappèrent immédiatement dans le fort du bois.

Un matin que nous cheminions avant la voiture, et que j'allais le premier, craignant de trop m'écarter, je regardais de temps en temps derrière moi, en ayant soin de ne jamais perdre de vue notre capitaine qui me suivait à quelque distance ; mais me trouvant sur le point d'entrer dans une forêt, je ralentis mon

pas ; je me resouvins de l'histoire de ces officiers , et me retournai plus souvent que de coutume , lorsque tout à coup , perdant de vue mon compagnon , je le découvris bientôt de nouveau , mais hors de la route et courant avec beaucoup de rapidité. Ne pouvant imaginer pourquoi il courait , s'il avait perdu son chemin , ou s'il s'échappait pour mettre sa vie en sûreté , je le poursuivis sur les collines et au travers les vallées , sans qu'il me fût possible de connaître comment je devais diriger ma course pour l'atteindre ; mais heureusement pour moi , il s'arrêta , et quand je fus près de lui , j'appris que notre cadet s'était écarté de la route et avait pris un autre chemin ; mais son Mentor l'ayant aperçu , le poursuivit et le ramena. Quand nous fûmes ainsi réunis , toutes mes craintes s'évanouirent , et nous retournâmes tranquillement dans la route que nous avions quittée ; mais ici une nouvelle perplexité nous attendait ; car depuis la sommité de la montagne , d'où l'on avait une vue étendue , nous ne pûmes point apercevoir la voiture , ni déterminer si elle était devant ou derrière nous. A la fin , ne pouvant découvrir les traces des roues , nous retournâmes en ar-

rière jusqu'au village d'où nous étions partis, et où nous trouvâmes notre voiture embourbée, et quelques paysans occupés, avec leurs instrumens, à la sortir de là.

La contrée contiguë à Anchuela, comparée avec les montagnes incultes de l'Arragon, paraît un paradis. Le roc calcaire est couvert d'un sol profond, et les petites collines sont cultivées jusqu'à leurs sommités. Cependant, Anchuela est un des villages les plus misérables, et il n'y a dans la *posada* qu'une chambre avec deux lits sales. Quand il manque de lits, les officiers usent de leurs privilèges, et ils sont logés par l'alcalde chez quelque particulier.

En me promenant pour examiner la campagne, je trouvai sur le terrain labouré une grande abondance de coquilles de pétoncles et de cardias.

En quittant Anchuela, le mardi 16 mai, nous envoyâmes la voiture en avant, et primes un chemin beaucoup plus court pour la rencontrer, en cheminant au travers une vallée fermée par des montagnes ondoyantes, et en dirigeant notre course le long d'un petit ruisseau, dont les eaux sont aussi claires que le

crystal. Les côtés de ces montagnes sont ombragés par le savinier, le genévrier et le landier d'Europe (*ulex Europæus*).

Ce serait une belle situation pour le séjour de quelque noble. Il y aurait en abondance du bois, de l'eau, des grains, du vin, de l'huile; tandis que l'argent qu'il dépenserait pour le maintien d'un aussi grand établissement, en circulant parmi ses sujets, exciterait leur industrie, et animerait toute la contrée à plusieurs milles à la ronde.

Je ne me ressouviens pas d'avoir vu, dans toute l'Espagne, une seule maison de campagne comme celles que nous trouvons par-tout, en abondance, en Angleterre. La haute noblesse environne le souverain et est attirée à la cour; les nobles d'un rang ou d'une fortune inférieure, ou sont rassemblés à Madrid, ou s'établissent dans les grandes villes des provinces éloignées. Cette désertion de la campagne provient, non, comme dans d'autres royaumes, de l'oppression des grands barons et des franchises dont jouissent les villes, mais de deux autres causes plus étendues dans leurs effets: la première, est l'état de division de l'empire jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle; il

était partagé en royaumes séparés, d'une petite étendue, tous occupés à des guerres continuelles les uns contre les autres, ce qui rassemblait les propriétaires dans les villes : la seconde, est la jalousie de la cour, qui suivit bientôt l'expulsion des Maures; jalousie qui, pendant plus d'un siècle et demi, fut purement politique, de peur que les grands, soutenus par le peuple, ne s'efforçassent à regagner leur ancienne importance. A cette crainte, lors de l'avènement sur le trône de la famille actuelle, en succéda une d'une nature plus alarmante, ce fut celle de l'attachement que plusieurs grandes familles montrèrent pour la maison d'Autriche. C'est pour cette raison qu'on les rassembla autour du trône, pour pouvoir tenir constamment les yeux sur elles. La condition des Français est certainement meilleure, et on trouve dans chaque province quelque château habité; mais, à cet égard, aucun pays n'est comparable à l'Angleterre.

Si on cherche à assigner les causes de cette dissémination égale de l'opulence qui paraît dans les demeures délicieuses des grands, et les habitations des campagnards, répandues sur toute la surface de l'Angleterre; de cette